

TERREUR A GERARDMER

Au début, Vincent Maleville avait considéré son boulot comme le témoignage de son manque d'ambition chronique. Un manque d'ambition qui le suivait à la trace depuis sa prime jeunesse. La peur de l'échec et son manque de confiance en lui-même se substituaient la plupart du temps à l'envie de réussite et quand ce n'étaient ni l'un ni l'autre, il s'agissait tout simplement d'une terreur dévorante face à l'inconnu : cette impression de se jeter dans le vide sans parachute ; la chute, le vide, le néant.

Ainsi, quand plus jeune il avait projeté de devenir vétérinaire, le parachute lui avait littéralement glissé des doigts et il s'était vite ravisé. De même, ses carrières de consultant sportif, de musicien ou d'animateur radio furent avortées dans l'œuf avant même d'avoir eu la chance de se concrétiser. De ces nombreuses lubies, seule la dernière avait résisté aux assauts du doute et de la peur du vide ; et pour cause ! Il s'agissait du métier qu'il exerçait maintenant depuis plus de cinq ans et jusqu'ici il se débrouillait plutôt bien – nonobstant naturellement quelques compromis.

Lorsque les muses de l'écriture étaient venues le titiller, Vincent avait d'abord cru à une de ces obsessions passagères qui lui rongeraient le cœur pendant des mois avant de s'en aller comme elles étaient venues, amantes passionnées d'une nuit qui s'en iraient sans se retourner. Mais cette fois-ci, il savait que c'était différent. Non seulement parce qu'il avait toujours été passionné de littérature depuis sa jeunesse, mais aussi parce ce qu'il se savait être doté d'une grande et puissante imagination. C'est à la sortie de ses études, qu'il avait par ailleurs totalement ratées, que l'appel de la plume lui parvint avec plus d'insistance qu'auparavant et qu'il s'essaya à cet exercice périlleux, mais si gratifiant qu'était l'écriture. Il écrivit de nombreux poèmes, contes et nouvelles durant une période qui s'étalait de ses dix-sept à ses vingt-trois ans, affinant à chaque écrit un style qu'il pensait réellement bon, incisif et personnel. Pourtant, il dut vite se rendre à l'évidence en constatant qu'aucune des histoires qu'il avait envoyé jusqu'alors n'avaient été publiées, ne serait-ce que dans le plus modeste magazine de seconde zone...

Amère déception qui ne lui fit cependant pas baisser les bras, car il savait en son for intérieur qu'il possédait un réel talent dans l'art de manier les mots, aussi infime soit-il. Quoiqu'en pensaient les rédacteurs en chef qui lui avaient opposé un refus obstiné jusqu'ici. Sa persévérance fut récompensée – certes d'une façon un peu différente de ce qu'il espérait – lorsque la rédaction d'un mensuel spécialisé dans le cinéma fantastique lui avait ouvert ses portes, peu après son vingt-cinquième anniversaire. On accepta sa dernière histoire, mais surtout, on lui proposa un poste de chroniqueur à plein temps, lui assurant que sa verve cadrerait parfaitement avec la « ligne éditoriale cynique et mordante » du canard.

Si son amour propre d'écrivain en herbe en avait pris un sérieux coup, l'offre était néanmoins plus qu'alléchante et rejoignait également son amour immodéré pour l'imagerie fantastique, sous toutes ses formes. Car après tout, qui de mieux placé pour donner son avis sur le dernier film de John Carpenter ou de Dario Argento qu'un type qui passait son temps à écrire des histoires de zombies purulents, de loup-garous et d'extra-terrestres mangeurs de cervelle ? Et puis, il aurait toujours moyen d'y introduire quelques unes de ses nouvelles en contrebande, espérait-il.

Il avait donc revu ses exigences à la baisse et accepté le job avec gratitude. En période de vache maigre, on ne crache pas sur une miche de pain, aussi rancie et peu appétissante soit-elle.

Cinq années avaient passé depuis et force était de constater que le voyage avait été plus agréable que prévu : non seulement le travail en lui-même était plutôt satisfaisant – visionner une myriade de films en avant-première tous frais payés était un luxe – mais sa prose acerbe et pertinente lui avait également valu moult compliments et même une certaine reconnaissance dans le milieu ; ce qu'il n'aurait jamais cru possible.

Chose incroyable, on l'avait reconnu plusieurs fois dans la rue, demandé des autographes et il était souvent question de lui dans les forums internet où l'on vantait les mérites de sa plume vengeresse

ou ses opinions tranchés, qui avaient soulevés nombre de débats houleux.

Parfois, on l'invitait comme figure de référence dans des émissions télévisées (la plupart du temps câblées mais pas toujours), on lui ouvrait souvent les colonnes des magazines concurrents pour exposer son avis et dispenser ses lumières sur telle ou telle œuvre – il avait d'ailleurs reçu de nombreuses offres très avantageuses de ces derniers. Il lui était même arrivé quelques fois de se faire interviewer par des confrères. Interviewer, oui !

Une réelle reconnaissance pour un petit scribouillard raté qui avait peu à peu gravi les échelons de la notoriété. Pas si mal, pour quelqu'un qui avait constamment manqué d'ambition et d'assurance dans toutes les étapes de sa vie.

Il lui arrivait par moments de regretter d'avoir manqué son rendez-vous avec sa vocation première, mais il oubliait vite en faisant la balance entre ce qu'il avait gagné et ce qu'il avait perdu. Bien sûr, certains proches et membres de sa famille à l'esprit particulièrement obtus voyaient tout cela d'un mauvais œil, considérant que ce boulot ne valait pas mieux que d'être gigolo. Mais en ce qui le concernait, il s'en foutait éperdument : il se sentait heureux, épanoui et c'était la seule chose qui comptait à ses yeux.

Vincent Maleville, nouvelle référence absolue du cinéma fantastique ; un titre qui crépitait en lettres d'or sur son CV.

Voilà qui le ramenait donc en cette soirée du 31 janvier, le derrière confortablement installé sur un siège aux couleurs veloutées de cette salle d'anthologie. Festival de Gerardmer, messe annuelle de tous les accrocs et mordus de cinéma de genre, depuis 1994. Il n'avait pas connu le mythique Festival d'Avoriaz où avaient été primés nombre de ses films fantastiques favoris – Carrie Au Bal Du Diable, Elephant Man, Terminator, Braindead et tant d'autres – mais Gerardmer valait largement le coup et proposait une sélection généralement assez bonne et variée. Si ce n'est la bouse infâme qu'il venait de visionner en guise d'ouverture du festival, un film de zombies fauché où les bouffeurs d'intestins ressemblaient à des saucisses gigotantes grimées au fond de teint bon marché, probablement un artifice que le préposé aux effets spéciaux avait dû pêcher dans la trousse à maquillage de sa grand-mère.

De mémoire de cinéophile, Vincent n'avait pas vu d'aussi mauvais film de mort-vivant depuis au moins un bon quart de siècle...

Alors qu'il méditait sur la médiocrité de cet étron cinématographique et la façon dont il pourrait dépeindre son affligeant mauvais goût, il se fit intercepter par un couple de jeunes hommes venus lui quémander une signature.

« Nous adorons ce que vous faites ! » s'exclamèrent-ils presque de concert en lui tendant chacun leur programme de la soirée.

-Ouais surtout la critique de Cannibal Dog où vous avez comparé le réalisateur à un aveugle incompetent muni de deux mains gauches, récita avec ferveur le plus jeune des deux.

Aaaaah, le prix du succès... songea Vincent dans un mélange d'amusement et de résignation.

Il prit les brochures, les griffonna de son gribouillis habituel et le leur rendit, souriant.

-Merci, ça me flatte énormément, répondit-il, l'esprit déjà tourné vers les cocktails qu'il n'allait pas tarder à savourer.

Il regarda les adolescents s'éloigner entre les rangées de sièges en empochant leurs trophées, s'échangeant clins d'oeil et coups de coude à égales mesures. Il avait toujours du mal à croire que c'était bien à lui qu'on s'adressait lorsqu'on lui demandait sa signature, privilège qu'il pensait réservé uniquement aux stars du cinéma ou aux célébrités. Ceci dit, même s'il se sentait toujours flatté devant ces demandes, une certaine lassitude avait commencé à le gagner, comme une routine mécanique qui s'installe lentement, sans changer d'un iota. Et puis d'un autre côté, il avait cette impression persistante de les duper, de les tromper, d'être un imposteur qui ne méritait aucunement toute cette attention.

Car après tout, que faisait-il, hormis écrire d'insignifiants papiers sur des œuvres dont il n'avait même pas la pérennité ? Il muselait sa véritable âme d'artiste afin d'arracher à ces réalisateurs – de réels auteurs, eux – leurs petits morceaux de vérités et leurs fulgurances en les enjolivant de sa

prose (aussi fleurie et mordante soit-elle), tel un vampire s'abreuvant du génie de leurs créateurs pour grimper sur un piédestal qui n'était pas le sien. Le biographe d'un grand auteur, aussi bon, documenté et pointilleux soit-il, a-t-il le droit de s'accorder le moindre mérite ?

Hum, voilà des pensées bien sombres pour la soirée d'inauguration d'un grand festival, se dit-il en se levant de son siège.

Il descendit les marches deux à deux d'un bon pas vers la salle de réception en tripotant son pass de journaliste. En chemin, il croisa plusieurs collègues qu'il salua à divers degrés de cordialité – certains n'étaient que des vautours cherchant simplement à partager le succès relatif dont il jouissait dans la profession. Dans le hall principal, il tomba sur son rédac'-chef qui lui exigea de but en blanc un article pour le lendemain.

-Et si tu croises cette feignasse de Thierry, baragouina-t-il, dis-lui de se sortir les doigts du cul et d'aller couvrir la réception. Je veux les deux – les photos et ton article – demain midi sur le bureau de ma chambre. Bonne soirée Vince, et forces pas trop sur la téquila.

Charmant ! Mais toujours égal à lui-même...

Puis, il s'éloigna comme il était venu, bombardier furtif prêt à déverser son chargement explosif sur n'importe lequel des siens ne marchant pas sur le droit chemin. Quant à lui, nullement troublé par ces imprécations, Vincent reprit son chemin vers la salle de réception. Lorsqu'il pénétra dans celle-ci, l'air était aux mondanités et aux bavardages bruyants, les uns s'échangeant leurs impressions sur le massacre cinématographique dont ils venaient d'être victime, les autres leurs cartes de visite. Les plus discrets, eux, se tenaient à l'écart, verres de champagne à la main et téléphone portable de l'autre - certainement pour rendre compte à leurs supérieurs hiérarchiques de l'ambiance de la soirée sur le chaud.

Il y avait là tout le gratin de la scène fantastico-horifique européenne, mais aussi quelques représentants d'Outre-Atlantique : journalistes, photographes, producteurs, attachés de presse, réalisateurs, exploitants de salle, distributeurs, etc. Vincent, qui n'avait jamais été très impressionné ni attiré par le côté business et superficiel du métier, préféra opter pour la solution gin-vodka et se dirigea vers le bar.

Au fond de la salle, il voyait les organisateurs installer l'estrade et les micros pour la conférence de presse qui allait se tenir là le lendemain matin.

Des yeux, il chercha la bouille de sympathique ahuri de son assistant-photo, mais celui-ci avait, semble-t-il, déjà déserté les lieux. Il se servit un autre cocktail pour la route et sortit de la salle à la recherche du photographe tire-au-flanc. Après une rapide inspection du rez-de-chaussée du complexe hôtelier accueillant le festival, il décida d'aller jeter un coup d'oeil à l'extérieur.

Cela avait toujours été un mystère pour Vincent : bien que légèrement enrobé et possédant un visage de gentil benêt, son ami photographe avait toujours été un grand séducteur, alors que lui-même avait toujours peiné à s'attirer les faveurs féminines. Et il en avait ce soir encore une nouvelle démonstration. Dans un renforcement du bâtiment coté jardin – là où personne ne pouvait les voir – Thierry et une jeune dame aux formes affolantes tenaient une « conversation » très privée, malgré les assauts du froid. Il se rapprocha d'eux lentement en faisant mine de s'éclaircir la gorge, la neige crissant sous ses pieds, embarrassé et amusé à la fois de devoir freiner les accès libidineux de son ami.

Lorsqu'il fut assez près pour que ce dernier le reconnaisse, Thierry leva les mains au ciel et jura d'un air exaspéré. Vincent, qui avait déjà vécu ce genre de choses plusieurs fois, ne s'en laissa pas conter et enchaîna :

-Désolé de gâcher vos réjouissances, mais il va falloir que je vous emprunte votre compagnon, chère demoiselle.

Après un dernier baiser humide, elle chuchota quelque chose à l'oreille du photographe (certainement son numéro de chambre), puis s'en alla nonchalamment en réajustant sa jupe moulante. Il la laissa partir à regret, humant sur sa main le parfum enivrant de celle qu'il rejoindra dans quelques heures, comme pour se redonner du courage.

-Tu es vraiment un sans-coeur, Vince ! s'exclama-t-il d'un ton aigri.

-Encore une fois désolé, mais ce sont les ordres du grand patron.

-Et depuis quand je suis censé couvrir cette soirée à la con, moi ? Où sont passé Frank et Michel Pourquoi il ne m'a pas prévenu plus tôt ?

-Tu étais bien trop occupé à le fuir et à courir les jupons, Casanova des montagnes...

Thierry fit mine de protester, mais il se laissa vite aller à un ricanement résigné, en se dirigeant vers l'entrée principale accompagné de son collègue.

-Allez, au boulot, mon pote ! s'écria Vincent. Deux-trois plocs à prendre en photo et moi j'irai soutirer quelques mots aux organisateurs. Plus vite on aura commencé, plus vite ce sera terminé.

Le photographe acquiesça en promettant à son ami une diable de biture dès qu'ils en auraient fini avec cette corvée.

Ainsi, pendant un peu plus d'une heure, les deux hommes déambulèrent dans l'imposante salle de réception, se complétant parfaitement dans leur travail : Thierry à l'appareil photo, Vincent au dictaphone et au bloc-note. Si ce n'était que lui, le photographe aurait pu boucler son travail en un quart d'heure, mais il se devait de capturer sur la pellicule chaque intervention de son collègue, pendant que celui-ci recueillait les impressions des différentes personnalités à interviewer.

D'ailleurs, ce n'étaient pas de réelles interviews – celles-ci viendraient dans les prochains jours, lorsque les « gros » films commenceraient à être projetés – mais Vincent se devait néanmoins d'aller soutirer quelques mots à chacun des intervenants de la soirée. Au milieu du tohu-bohu général, ils croisèrent à un moment leur rédacteur, lequel ne leur adressa qu'un unique clin d'oeil, signifiant par là qu'ils faisaient du très bon boulot.

Une fois que Vincent en eut terminé, son assistant prit quelques photos de l'immense salle de réception, puis s'en éloigna pour aller shooter le hall d'entrée sous différents angles. Ensuite, ils montèrent chacun dans leur chambre respective déposer leur matériel et se rejoignirent à nouveau dans salle de réception-conférence, afin d'honorer leur parole. La salle s'était ostensiblement vidée et il ne restait plus que deux-trois gérants de salle cherchant à grappiller les miettes, ainsi que les propriétaires des lieux et quelques journalistes bien décidés à noyer leur ennui dans la téquila ou le bourbon.

Vincent connaissait mieux que personne ces fins de soirées mondaines et alcoolisées où l'ivresse et la fatigue ramenaient au même niveau tous les hommes, quels que soient leurs statuts respectifs : au fond d'un verre, artistes, simples exécutants, hommes d'affaires et scribouillards devenaient tous égaux. Aussi, ce fut avec l'expérience d'un vieux loup de mer endurci qu'il trinqua avec son ami à la condition de l'Homme dans la société moderne et à l'extrême futilité des artifices dans lesquels il avait l'habitude de se draper.

Ils burent ainsi jusqu'aux petites heures de la nuit et lorsque Thierry se rendit à la chambre 206, son amante de passage s'était endormie depuis bien longtemps déjà.

N'aurait-il connu cette sensation pour l'avoir expérimenté un nombre incalculable de fois, Vincent aurait volontiers affirmé que c'était la gueule de bois la plus épouvantable de sa vie. Sur une échelle de un à dix, celle-ci atteignait toutefois le huit haut la main. Ce fut le téléphone qui le réveilla et le sortit de sa léthargie.

Évidemment, ce ne pouvait être que Jean-Christian, son bien-aimé rédac'-chef, à l'autre bout du fil.

-Bon alors, cet article ? Ça fait plus d'une demi-heure que j'essaie de vous joindre, toi et l'autre larve ambulante !

De l'autre côté du combiné, Vincent se figurait un gigantesque serpent à dents de requins en train de siffler et malgré son mal de crâne tonitruant, il ne put s'empêcher d'en sourire.

-Du calme, duuu calme, tempéra-t-il. A l'heure qu'il est, Thierry doit probablement être en train de développer ses photos et pour ma part, j'ai quasiment fini l'article... quelques fioritures et tout sera réglé dans une heure ou deux. Ça vous va ?

L'autre émit un grognement indistinct, puis raccrocha sur un « ça ira » guère convaincant.

La veille, Vincent avait pris soin d'ordonner ses notes de la meilleure façon possible, de sorte qu'il

n'avait plus qu'à enjoliver un peu le tout et les mettre en forme pour boucler l'article. Des années d'expérience lui avaient appris à être le plus consciencieux et efficace possible sans avoir à délivrer plus d'efforts qu'il n'en fallait.

Il était onze heures moins vingt du matin. Bien qu'il eut veillé à mettre son réveil avant de se coucher, le patron avait néanmoins jugé bon de l'appeler pour être sûr que celui-ci serait à l'heure pour la conférence ; qui se tiendrait dans un quart d'heure. Il eut à peine le temps de faire sa toilette et de se rendre présentable, puis il sortit de la chambre en hâte.

Dans un couloir, il croisa les adolescents de la veille, mais il n'eut le temps que de les saluer brièvement, car il se fit aussitôt happer dans l'ascenseur par un Thierry à la mine épouvantable.

Avant que les portes ne se referment, les admirateurs firent un signe à Vincent exprimant qu'ils discuteront plus tard.

-Mon crâne ! maugréa le photographe en guise de salutation. Putain, ça fait longtemps que je m'en étais pas payé une comme ça...

Son ami ricana en lui pinçant la joue.

-En tous cas, t'as l'air plus convaincant que les zombies d'hier soir, ironisa-t-il.

-Entre nous, t'es pas franchement mieux loti, mon pote...

Vincent faillit rétorquer en mentionnant sa déconvenue face à la fille qui l'avait attendu dans sa chambre toute la soirée, mais il préféra s'abstenir. Et avant qu'aucun des deux n'ai eu le temps de relancer la conversation, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et leur rédacteur courroucé les empoignèrent aussitôt pour les jeter dans la fosse aux lions.

Aux alentours de quatorze heures, après avoir mangé et discuté sans grand enthousiasme avec quelques uns de ses confrères, Vincent remonta se reposer brièvement dans sa chambre. Le premier jour du festival n'était jamais bien exaltant : passé la conférence de presse, il ne se passait plus rien jusqu'au soir, où l'on projetait en général un film « bouche-trou », en attendant les vraies têtes d'affiche. Ce qui laissait le temps aux journalistes de vaquer à leurs occupations ou d'aller faire un tour de piste à côté, si la poudreuse était au rendez-vous. Pour sa part, Vincent, comptait bien mettre ces heures à contribution afin de rattraper le sommeil dont son tyran de supérieur l'avait outrageusement privé.

« Tiens », prononça-t-il à voix haute en se baissant pour ramasser un objet sur le sol, au pied de sa porte. Il introduisit la clé dans la serrure, entra dans sa chambre et referma soigneusement la porte, l'enveloppe qu'il venait de trouver à la main.

Il l'examina quelques instants – pas d'expéditeur, aucune adresse, pas de timbre -, puis l'ouvrit en se servant de son doigt comme coupe-papier.

« Monsieur Maleville, vous feriez-nous l'honneur de nous rencontrer ce soir, aux alentours de 23h30, sur l'extrémité nord du parking ? Ou plutôt vers minuit ou une heure du matin si cela vous arrange, nous nous doutons que vous allez être très occupé dans les prochains jours et aussi, nous ne voudrions pas abuser de votre précieux temps. Excusez-nous de ne pas pouvoir en dire plus dans ce message, il faut impérativement que nous nous rencontrions pour en parler de vive voix... mais croyez-nous, ce sera du jamais-vu et vous avez toutes les chances d'être intéressé par ce « projet ». Cordialement. »

Ce message, sorti de nulle part, avait un caractère des plus étranges et sibyllins. Et bien entendu, il n'était pas signé.

Mais il avait néanmoins sa petite idée là-dessus : il s'agissait probablement de ces gosses aux autographes qui lui avaient adressé un clin d'oeil complice ce matin, comme s'ils partageaient ensemble un secret au-delà des mots. Dès le début, il avait eu une désagréable sensation à leur rencontre et avec cette lettre – qui en d'autres circonstances, aurait pu le flatter -, cela ne faisait que confirmer cette impression. C'étaient le genre de gosses à boire ses paroles comme s'il était le Grand Évangile de la pensée Fantastique ou à sacrifier des chiots sur des autels à l'effigie de Wes Craven, en récitant la comptine de Freddy Kruegger comme une incantation. Peut-être même collectionnaient-ils les rares nouvelles qu'il avait réussi à glisser dans les colonnes du magazine sous un nom d'emprunt.

Et dire qu'ils devaient à peine avoir l'âge de passer leur permis...

Mais d'un autre côté, sa curiosité instinctive le poussait à se rendre à ce rendez-vous. Qu'était donc ce « projet » qu'ils évoquaient dans la lettre ? Et que pouvait-il avoir de si inédit pour un professionnel comme lui qui avait certainement exploré toutes les mouvances du cinéma fantastique, de l'épouvante sourde au psychédéisme, de l'horreur crue au surréalisme, en passant par le gore le plus outrancier ?

Si c'était du snuff, il refuserait sur le champ ! Mais s'il s'agissait réellement de jamais-vu et de l'expérience hors du commun à laquelle les adolescents faisaient allusion... alors, il souhaitait plus que tout être aux premières loges.

Pour l'instant, tout ce qu'il désirait était une aspirine et un brin de repos. Le reste attendrait.

Ainsi, posant l'enveloppe sur le chevet, il s'allongea encore tout habillé, songeant aux milles et uns mystères autour du globe sur lesquels l'homme n'avait pas encore porté son regard, ni pourfendu du faisceau de lumière de sa connaissance.

Finalement, le film bouche-trou n'avait pas été aussi mauvais que ça. Une variation assez originale sur le thème pourtant éculé de la maison hantée, où la photographie sublime plongeait le spectateur dans une ambiance fantasmagorique, insidieuse et tout à fait délectable. A la fin de la projection, Vincent se jura de prendre le temps d'écrire une chronique à la hauteur du talent de mise en scène du réalisateur, dont c'était le premier long-métrage.

Il regarda sa montre : il n'était même pas onze heures du soir. A cette heure-ci, les gamins de la lettre devaient encore bâcher sur leurs devoirs et il décida d'aller tuer le temps au bar, peut-être en compagnie de quelques charmantes journalistes ou attachées de presse. Ces pensées lui rappelait qu'il n'avait pas vu Thierry de toute la soirée. Ce dernier devait probablement prendre sa revanche de la veille en compagnie de miss mini-jupe-en-hiver...

Grand bien lui fasse ! Dans quelques années, il aurait des comptes à rendre à ses articulations et à son dos courbaturé ; alors qu'il en profite un maximum avant que le temps ne vienne lui planter ses racines vénéreuses dans les os.

Accompagné d'un sourire grivois, il se dirigea vers le bar, dans l'espoir de ne pas finir la soirée seul dans son lit, comme le célibataire chevronné qu'il était malgré tout.

Une demi-heure plus tard, il se retrouvait sur le parking à maudire les dieux de la séduction, une cigarette se consumant à vue d'oeil entre ses doigts. De toute évidence, les femmes s'étaient donné le mot, ou alors une machination occulte les avaient toutes fait disparaître de l'enceinte de l'hôtel, car aucune d'elles ne s'étaient trouvées au bar. Hormis les serveuses, évidemment, mais la plupart étaient soit trop jeunes ou trop vieilles pour intéresser Vincent. Peut-être que les femmes de la profession n'aimaient pas trop boire, tout simplement...

A l'extérieur, on dépassait dangereusement les températures négatives et le journaliste n'avait eu le temps de tirer que quatre ou cinq fois sur sa cigarette avant qu'elle ne fut entièrement consumée, tant les bourrasques de vent étaient violentes.

« J'espère sincèrement que ces p'tits chieurs ont une bonne raison de m'avoir fait poireauter... » marmonna-t-il entre ses dents.

Soudain, le sol du parking et la neige des buissons s'illuminèrent et une voiture fit son entrée. La plainte suraiguë et stridente du vent avait presque totalement couvert le son du moteur, si bien qu'il ne l'avait pas entendu approcher. Après quelques mètres, le véhicule s'immobilisa à hauteur de l'homme.

Vincent, circonspect, ne fit pas le moindre mouvement, séparé de la vieille Renault par un écran de neige compact. Puis, une vitre s'abaissa et une main lui fit signe de s'approcher. Il hésita un instant et se pencha vers l'avant du véhicule pour vérifier si c'était bien aux adolescents de la veille à qui il avait affaire.

-Alors, vous continuez à vous les geler dehors ou vous préférez venir vous réchauffer ?

Il ne savait pas vraiment dans quoi il mettait les pieds – tout cela ressemblait trop à un scénario de film policier où le gentil finirait au fond d'un fleuve – mais pour le moment, ne pas crever de froid était sa seule préoccupation. Alors, il s'avança, ouvrit la portière et grimpa d'un bond à l'arrière. Il eut instantanément l'agréable impression de se couler dans un bain de soie chaude, tant la différence de température était flagrante.

-Ça fait du bien, hein ? lança celui qui se trouvait à la place conducteur, un gars aux longs cheveux blonds ondulés.

Vincent acquiesça, mais ne prononça nul mot, attendant la suite. Pendant quelques secondes, seul le bruit atténué du moteur et des essuies-glace se firent entendre.

-Bon, je suppose que si vous êtes ici, c'est que vous avez eu notre petit mot ? demanda l'autre, l'avidité se lisant sur son visage.

-Il me semble, répondit prudemment le journaliste. Mais je suis surtout venu par curiosité, je dois bien avouer que ce message m'est pour le moins énigmatique...

Les deux adolescents échangèrent un regard chargé d'extases et de merveilles à venir, puis se retournèrent vers leur interlocuteur. Le conducteur chevelu reprit la parole :

-Avant tout, moi je m'appelle Aymeric et lui c'est Denis, dit-il en désignant son ami aux cheveux noirs et qui semblait un poil plus âgé que lui.

Ils serrèrent à tour de rôle la main, dans une ambiance légèrement plus détendue.

-Bon, maintenant que les présentations sont faites, on peut enfin entrer dans le vif du sujet, s'exclama-t-il.

-Bien... Avez-vous déjà participé une expérience paranormale, monsieur Maleville ?

-Pa... pardon ?

-Avez-vous déjà participé à une expérience paranormale, été le témoin d'un phénomène étrange, surnaturel ou de n'importe quoi vous faisant douter du caractère ordonné du monde dans lequel vous vivez ?

Vincent fut tellement pris au dépourvu qu'il s'imagina un moment être la victime d'un stupide show télévisé. Il chercha des yeux durant quelques secondes la moindre caméra cachée dans les recoins de l'habitacle. Mais quand il fit de nouveau face aux deux jeunes hommes, il se rendit compte qu'il étaient plus sérieux qu'une pierre tombale – ce qui ne fit que passablement accentuer son trouble.

-Eh bien, écoutez... non. Non, bien sûr ! Ce n'est pas forcément parce que j'écris dans un...

Aymeric le coupa sans prêter attention :

-Hey c'est bon, on ne vous reproche rien ! Mais c'était juste pour savoir à quoi nous en tenir, parce que la chose qu'on a à vous vous proposer...

-Dépasse toute votre imagination, compléta son compagnon avec enthousiasme.

Le journaliste s'esclaffa bruyamment et fit mine de s'en aller, sentant à plein nez l'odeur du canular, dont les instigateurs se vanteraient le lendemain au lycée.

-Attendez, qu'est-ce que vous faites ? On ne vous a encore rien dévoilé ! Attendez, s'il vous plaît. Nous sommes réellement sérieux.

-Si c'est pour commencer à me raconter des sornettes ou des élucubrations, autant...

-Laissez-nous juste finir, le coupa à nouveau Aymeric. Vous êtes sceptique et je comprends. Vous n'êtes pas le seul. D'autres de la bande l'étaient aussi, mais quand vous verrez ce que eux aussi ont vu... vous ne douterez plus.

Alors, Vincent se tut et les laissa parler, et quand ceux-ci eurent terminé, il dut bien s'avouer que l'extrême bizarrerie de leurs propos, ainsi que leur requête, le laissait bien moins insensible qu'il ne pouvait l'admettre. Ils avaient même réussi à titiller une partie de son esprit – celle la moins réfractaire à l'inexplicable. Cette partie de son être fascinée par l'imaginaire de ces rares cinéastes qui avaient osé tracer des sillons et des pistes vers ces contrées encore inexplorées de l'âme humaine. Des contrées que même les plus grands génies et visionnaires n'avaient jamais réussi à entrevoir qu'au travers de délires opiacés ou aux portes de la mort...

Il dut s'avouer vaincu et accepta l'offre des adolescents.

Au bout de plusieurs dizaines de minutes à en discuter, il ouvrit la portière et s'en alla vers l'hôtel.

-Il me faut mon dictaphone, précisa-t-il. Impossible de travailler sans.

-Vous nous promettez que vous reviendrez ?

Il lança à celui-ci un regard chargé d'intensité.

-L'homme que je suis est parfois un lâche, le journaliste par moments feignant... mais l'explorateur du mystère qui sommeille en moi n'a qu'une parole.

Et en effet, cinq minutes plus tard, il était revenu s'asseoir sur la banquette arrière du véhicule, prêt à sonder les gouffres ténébreux qui s'ouvraient béants à ses pieds.

Le trajet fut plutôt court – à peine un petit quart d'heure – et d'après ce que put en juger Vincent, leur destination n'était qu'à un jet de pierre de l'hôtel. Seule la nuit et la neige avaient quelque peu freiné leur progression sur l'étroit chemin forestier de montagne qui les séparaient de leur but commun.

Ils se trouvaient face à une grange de larges proportions, lorsque la Renault antédiluvienne stoppa son moteur.

Ce que cette vieille bâtisse fabriquait isolée au beau milieu d'un bois, personne n'en savait rien, mais elle était là, aussi naturelle en ces lieux qu'un skipper dans les eaux d'un océan. Bien qu'un peu lugubre, le décor, faiblement éclairé par une lune peinant à filtrer à travers les ramures chargées de neige, possédait un charme indéniable...

-Alors, c'est ça votre QG ? interrogea-t-il ironiquement.

-Suivez-nous, fit Aymeric en se dirigeant vers la grange.

Si l'intérieur de celle-ci n'était pas chauffée, la simple présence d'un toit et de murs suffisait à relever considérablement la température, et c'est en se frottant les mains l'une contre l'autre que le journaliste l'inspecta. Des posters de groupes de hard-rock tapissés sur les murs, des chandelles – que les adolescents allumaient chacun à tour de rôle – disposées un peu partout, un vieux sofa mangé aux mites dans un coin, une table et des chaises au centre du vaste espace et quelques décorations vaguement macabres (cendriers en forme de crânes, sculptures en métal d'inspiration gothiques) en guise d'ornement.

En un mot, l'attrail parfait des petits satanistes en herbe s'autoproclamant Prophètes de l'Occulte devant leurs potes.

Dans le coin opposé au canapé poussiéreux étaient disposées des étagères – sûrement d'origine, d'après leur aspect délabré – sur lesquelles trônaient pêle-mêle une mini-chaine stéréo portable, quelques manuels recouverts de runes et de caractères ésotériques, ainsi que la célèbre et inévitable table ouija.

Forcément! Pour un peu, ça m'étonnerait presque de ne pas avoir trouvé de crucifix inversé accroché au plafond...

Loin d'être impressionné, Vincent en éprouvait même un certain amusement virant à la consternation : il avait l'impression de se trouver en plein film de La Hammer (et pas forcément un des meilleurs).

-Alors, ça le fait, hein ? s'écria Denis, la voix vibrante de fierté à peine dissimulée.

L'homme à qui s'adressait la question ne répondit que par un « hum » dubitatif, sa curiosité subitement émoussée. Seules les bourrasques de vent faisant grincer le bois de la vétuste construction rendait l'atmosphère quelque peu inquiétante.

-OK, alors ne perdons plus de temps, affirma Aymeric d'un ton résolu. Vous voulez en avoir pour votre argent, monsieur Maleville ? Allez donc vous asseoir sur ce canapé, ouvrez grands vos yeux et surtout n'oubliez pas de prendre des notes !

Ainsi, les deux « prophètes » s'assirent à la table et commencèrent leur rituel. Denis grava à la craie un pentacle sur la surface nue de la table, tandis qu'Aymeric récitait en latin une incantation tirée d'un grimoire de brocante qu'il tenait ouvert devant lui. Vincent regardait la scène d'un œil plus perplexe qu'intéressé. Cela ne l'empêchait pas d'avoir son carnet à portée de main ; son dictaphone disposé sur la table, de manière à enregistrer distinctement la formule scandée par l'adolescent, ainsi que d'éventuelles manifestations sonores.

Quant à eux, les deux autres avaient installé une caméra sur trépied, juste à côté de la table, pour filmer ce qu'il pourrait bien avoir à filmer.

Hormis la voix du garçon et les rafales de vent féroces en dehors, pas un seul bruit.

Ma parole, se dit le journaliste, mais dans quel genre de bêtises suis-je allé me fourrer ? Je parie que d'ici quelques minutes, la table va se mettre à léviter comme par magie.

Il était bien décidé à mettre fin à cette mascarade s'il ne voyait pas quelque chose sortant réellement de l'ordinaire dans les plus brefs délais. Ses souhaits furent vite exaucés...

Au bout de quelques instants, une étrange secousse commença à causer des remous sur la surface du sol de terre battue et il sentit le canapé sur lequel il était assis trembler comme un vieillard atteint de Creutzfeldt-Jacob. L'air, de frais, devint soudain glacial et vicié à la fois, tandis qu'un grondement sourd résonnait autour d'eux, sans que ces derniers puissent en déterminer la source – certainement des amplificateurs cachés dans les murs, pensa Vincent.

Tandis que l'un récitait, l'autre passait d'une bougie à l'autre, les réajustant, agitant dans son sillage artefacts et colifichets.

-Il revient... murmura Denis au comble de l'extase, les yeux brillants.

-Qui ? Quoi ? cria Vincent en réponse, sa voix se perdant dans le vacarme.

Et alors que tous ces phénomènes physiques s'accroissaient, les murs se mirent à luire d'eux-même, d'un vert cadavérique ; la couleur semblant s'échapper des fibres même du bois, de cette lueur indescriptible qu'aucune lampe ne pouvait contrefaire. L'au-delà semblait bel et bien avoir soufflé son haleine de mort et d'éternité dans cette enceinte confinée.

-Ici, ici !! entendit-il hurler soudainement.

D'un geste, Aymeric indiqua alors au journaliste une guitare, posée sur son piédestal, ayant échappé à son examen. Denis braqua vivement la caméra sur celle-ci. Au début, il ne sembla pas se passer grand-chose, puis... la *matière* de l'instrument parut se ré-assembler elle-même, d'une façon défiant toute explication. Le chevalet commença à s'allonger dans un sens et l'autre, les cordes à se distendre d'une façon molle et caoutchouteuse en contradiction avec leurs fibres métalliques, tout comme les contours eux-même de la guitare, se redessinant complètement ; comme atteinte d'une volonté d'entropie propre. La tête de manche, typique Fender, se mit à « pousser » à ses extrémités, formant ainsi des pointes effilées et acérées, aussi tranchantes que des piques de lance.

C'est odieux, un truc comme ça ne peut pas exister...

Mais pour son plus grand déplaisir, cela existait bel et bien. Dans la vilaine transformation qui était en train de s'opérer devant lui, Vincent remarqua avec dégoût que le bois vernis de l'instrument se muait peu à peu en... Ça y ressemblait fortement, mais en était-ce vraiment ?

« De la peau humaine » murmura-t-il, au bord du vomissement.

La chose semi-organique qui se tenait maintenant devant eux, évoquait aussi bien les cauchemars de chair des films de Cronenberg que les toiles surréalistes de Dali. Quelque chose de physiquement impossible, insensé et fantasmagorique à la fois, sous laquelle courait les frissons épidermiques de l'horreur.

Et si ça se mettait à jouer tout d'un coup, songea le journaliste, quelle genre de cacophonie abyssale entendrait-on ? Est-ce que mon dictaphone pourrait l'enregistrer ?

La lumière – un vert putride comme dispensée par des néons sous une mare de vase – s'intensifia tout en assombrissant la pièce à la fois ; et les sons devenaient plus distincts. Des échos de borborygmes ou de grondements souterrains.

S'amplifiant, s'amplifiant comme une machine de guerre sur roues prendrait de la vitesse.

Puis, alors que les grognements se faisaient de plus en plus audibles et articulés, énormes, une monumentale secousse vint interrompre la cérémonie d'un ultime spasme convulsif, tel le sursaut d'un géant de pierre se retournant dans son sommeil...

Le silence qui suivit fut accueilli comme une armistice sur un champ de guerre.

Tous les trois étaient sonnés, abasourdis, leurs yeux arrondis par la stupéfaction et la panique, chacun n'osant dire un mot après ce dont ils venaient d'être témoins. Mais les deux adolescents, qui en avaient déjà eu un avant-goût, furent les premiers à reprendre la parole :

-Alors monsieur Maleville, toujours sceptique ? interrogea Aymeric d'un ton malicieux.

-Eh bien, je ne sais pas trop...

Un effroyable rugissement le coupa net dans sa phrase. Un son terrible et assourdissant, aussi menaçant qu'une lame de faux (ou une lame de fond), qui semblait provenir aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur de la grange...

Ils restèrent tous trois muets de terreur, se sentant assiégés par une menace venue d'une autre monde.

-Il s'est échappé, je ne vois pas d'autre explication, il...

-T'es sûr que tu n'as pas foiré ton incantation ?

-Mais bien sûr que non, bougre d'idiot ! Je l'ai apprise par coeur et répété des centaines de fois.

-Alors peut-être que c'était la disposition des bougies ou du penta...

-Ça aussi on l'a fait des tonnes de fois ensemble !

La voiture, garée de nouveau sur le parking de l'hôtel, tournait à vide sous les averses toujours abondantes de neige. Aucun de ses trois occupants n'avaient ouvert la bouche jusqu'à ce qu'ils soient revenus à leur point de départ. Les deux adolescents tenaient conférence devant, tandis que Vincent les écoutaient sur sa banquette arrière sans vraiment les entendre.

Plongé dans une stupeur désincarnée, il repensait aux paroles que ceux-ci avaient prononcé pour l'embarquer là-dedans...

La matérialisation. C'est ça le truc. Si on se contentait d'invoquer des esprits pour leur demander leur marque de lessive préférée, ça ne rimerait à rien. Mais si on arrive à les matérialiser, non pas sous une forme vivante, mais dans un objet, avoir une emprise sur eux... ben alors là, on touche le jackpot. C'est la clé, on peut en faire ce qu'on veut !

-Oui mais, comment faites-vous ça ?

-Vous le verrez par vous-même.

-Et comment pourrais-je en avoir preuve indiscutable ?

-Ça aussi vous le verrez, et au sens propre.

Et voilà qui le ramenait dans cette Renault toute pourrie, avec ces deux crétins qui avaient voulu se prendre pour Dieu.

-Mais qu'est-ce que vous racontez, bordel de dieu ? s'écria ce dernier, perdant toute contenance.

-Ben... il semble que la chose, l'entité... ait échappée à notre contrôle. Tout simplement.

-Et en gros, ça veut dire quoi ? Que vous avez oublié de lui attacher la laisse, c'est ça ?

-Ça veut dire, expliqua patiemment Denis, que lors de notre premier essai, on la tenait vraiment sous notre contrôle et qu'elle répondait à chacune de nos questions ou de nos requêtes. Elle ne s'est pas manifesté physiquement, mais on l'avait réellement soumise...

-Pas cette fois-ci, termina Aymeric.

-Sainte merde !

Et dire qu'au départ, il n'avait pas cru un seul mot des adolescents. Ou du moins, jusqu'à ce que ces derniers ne lui expliquent précisément de quoi il en retournait et que les termes « porte vers l'autre-monde » ou « révélations de la substance » - formules magiques à ses oreilles - ne viennent aiguillonner son âme amoureuse de voyages fabuleux au-delà du réel. Il n'avait pas imaginé quelque chose d'aussi « banal » qu'une séance de spiritisme, mais il était tellement fasciné par ces fenêtres donnant sur ailleurs qu'il aurait été prêt à les suivre jusqu'au bout du monde pour en avoir le plus infime aperçu.

C'était son compter le coup de théâtre de la soirée. Un démon ou une force spectrale pouvait-elle réellement se retourner contre ceux qui l'avait invoqué ?

-Alors... maintenant, on fait quoi ? demanda-t-il patiemment.

-On observe et on attend, répondit posément Aymeric.

On attend, répéta mentalement le journaliste, plus troublé qu'il ne voulait bien l'admettre.

« Sympa, mais pas renversant. »

Tel était l'avis de Vincent sur le film en train de se dérouler devant ses yeux. A vrai dire, il aurait peut-être pu le trouver plus que sympathique, voire même renversant, s'il s'y était intéressé un peu plus. Mais il n'avait pas en cette fin de matinée la tête à décortiquer un film et encore moins à en faire une critique pertinente.

Toute la nuit, il avait été en proie aux événements de la veille, obnubilé à ce point qu'il n'avait dormi que d'un sommeil haché et nullement réparateur. Il revoyait en esprit chaque image de cette terrifiante soirée : la grange perdue au milieu des bois, les lumières d'outre-tombe, la guitare en train de se déformer sous ses yeux éberlués. Et au-delà de toutes ces images, il y avait eu ce cri, ce grondement horrible et pernicieux.

Ce cri.

Un son archaïque et malveillant, qui semblait témoigner de l'existence d'un monde derrière le nôtre, résonant à travers immensités et insondables puits d'ébènes.

Le plus dérangeant là-dedans était qu'aucun d'eux, Vincent, Denis ou Aymeric, ne savait vraiment à quoi ils avaient à faire. « Ce n'est pas un démon » avait affirmé ce dernier. « Des lois et des règles strictes les régissent, même dans ces cas-là. Cette chose ne vient ni de l'Enfer, ni du Purgatoire, ni des Limbes – si ces machins existent bien. Elle vient d'un univers ou d'une dimension qui échappe à tout contrôle, un peu comme *un no man's land* spirituel. Peut-être que c'est une âme damnée qui s'est perdue en chemin, un extra-terrestre qui a mal tourné ou une créature éthérée se nourrissant des mauvaises ondes des hommes, en passant près de notre plan d'existence... ça peut être tout et n'importe quoi ! »

Oui, il y avait bien de quoi frissonner, mais c'était loin d'être le pire. Avant de s'engouffrer dans la gueule obscure de la salle de projection, Thierry lui avait montré une coupure du journal du matin. Celui-ci titrait de façon quelque peu racoleuse : « INCENDIE DANS UNE GRANGE DU CHEMIN VAUBAN : UN ADOLESCENT RETROUVE MORT. » L'article précisait que la victime n'avait pas encore été identifiée, mais pour Vincent il ne faisait aucun qu'il s'agissait d'un des deux jeunes hommes. Si aucune indication n'était donnée sur l'origine de l'incendie ou du décès, il avait toute de même sa petite idée. Sûrement quelque chose – une chose invisible, impalpable, mais terriblement dangereuse – en rapport avec sa petite virée de la veille.

Et si la chose en question s'en était pris à un des apprentis-sorcier l'ayant délivré, ne risquerait-il pas lui-même pour sa vie ?

En somme, de bien peu réjouissantes perspectives pour les jours à venir.

Il y avait également un autre point, plus « terre-à-terre » celui-ci. Suite à l'enquête policière, on remonterait rapidement jusqu'à lui. Non pas qu'il avait quelque chose à se reprocher, mais on saurait un jour ou l'autre qu'il avait été présent cette fameuse soirée et la seule façon de se disculper de ce que l'on accuserait serait de... de quoi au juste ? D'invoquer la présence d'une entité malfaisante qui aurait envoyé un des adolescents dans la tombe ?

Autant se présenter directement au commissariat les poignets liés...

Il faudrait qu'il se trouve un alibi solide comme l'acier, s'il voulait échapper aux fouineurs de la police. Et tant qu'il y était, il se ferait le plus discret possible. Il ne se cacherait pas non plus, mais ne pas attirer l'attention sur lui serait dans les jours suivants une de ses principales priorités. Faire profil bas et se concentrer sur son travail avant tout.

Une exclamation de la salle autour de lui le sortit soudain de ses pensées. Il se tourna vers Thierry et vit celui-ci s'esclaffer bruyamment, le visage hilare.

Soit le héros vient de balancer une bonne vanne, soit un mec s'est fait zigouiller en beauté.

Il reporta alors son attention vers la toile, en se demandant vaguement quel sort lui réserverait cette chose, si elle s'emparait de lui.

Quelques minutes à peine après la séance, il reçut un appel sur son mobile. « Appel masqué » affichait l'écran. Il décrocha d'un air dubitatif.

« Allo Vincent, c'est Denis. Il faut que nous nous voyons tout de suite ! »

-Denis... ? Non, non, c'est hors de question, siffla-t-il en s'éloignant de ses collègues. Tu n'as pas un deuil à faire ?

-Écoutez, on a pas le temps de lambiner, vous savez aussi bien que moi quel est le problème. On doit se voir d'urgence.

-Trop risqué. Si on nous aperçoit ensemble...

-Venez chez moi ce soir, dès que vous avez fini. Je vous donne mon adresse. Ou alors je peux venir vous chercher à l'hôtel, c'est comme vous voulez.

Et merde.

-Vous avez de quoi noter ?

Il fit semblant de protester quelques instants, mais deux minutes plus tard il raccrocha, les coordonnées de l'adolescent griffonnées sur son bloc-note passe-partout. C'était certainement une des pires erreurs de sa vie, mais d'un autre côté, l'éventail de choix qui s'offraient à lui était plutôt maigre.

S'il devait plonger dans les ennuis pour de bon, autant que ce soit de son propre chef.

La rencontre ne s'était pas trop prolongée, mais en regagnant sa chambre d'hôtel, Vincent eut l'impression qu'elle s'était éternisée plus que de raison. Sûrement un trop plein d'informations et d'appréhension, qui lui avaient rappelé tout le sommeil non rattrapé depuis deux jours.

Ils discutèrent pendant un peu moins de deux heures du sujet qui les préoccupaient, ainsi que de la mort d'Aymeric. Le responsable ne faisait plus aucun doute, mais ils auraient aimé savoir de quelle façon. Ça aurait pu les aider à emprisonner de nouveau la chose qu'ils avaient libéré. Mais la presse et la police n'avaient laissé filtrer aucune information sur l'autopsie de l'adolescent, si ce n'est qu'il avait été brûlé dans l'incendie.

S'il n'y avait eu que ça, je ne serais pas là en train de discuter démonologie avec un ésotériste du dimanche.

Ils parlèrent sorts et incantations, formules et références cinématographiques, même si le journaliste écoutait plus qu'il ne participait. Aymeric avait toujours été meilleur que son ami en la matière, c'était lui – même s'il était plus jeune – qui avait initié ce dernier et qui avait eu l'idée d'aller pêcher cette monstruosité au milieu de sa fange immatérielle. Moins expérimenté, Denis avait cependant retenu assez de choses pour espérer obtenir un résultat.

Quant à lui, Vincent était complètement perdu et laissa à plusieurs reprises son esprit errer pendant que son interlocuteur continuait d'inventorier toutes les possibilités.

A un moment donné, il se rendit compte que l'autre était passé du « vous » au « tu ». Il aurait pu se sentir flatté, se réjouissant que l'âge ne soit pas une barrière à une période où les ados considéraient tous les plus de vingt ans comme des fossiles débiles, mais en réalité il s'en foutait éperdument. Ils étaient bien dans la même galère, non ?

Il aurait pu l'appeler *man*, *cousin* ou *papy* ; ça ne lui aurait fait ni chaud ni froid.

« Le point crucial étant qu'on a un avantage sur lui » tonna celui-ci entre deux gorgées de mauvaise bière. « Et tu sais lequel ? »

Dans son monde intérieur, Vincent ne comprit pas tout de suite qu'on s'adressait à lui.

-Pardon, tu disais... ?

-Allo Maleville, ici la Terre ! On doit être deux pour finir le boulot et je te laisserais pas gober les mouches pendant que je risque ma peau. J'ai déjà un pote qui y est passé, ajouta-t-il après une pause.

-Désolé. C'est juste que... tout ça me dépasse.

-Moi aussi, mais on doit le faire, d'une façon ou d'une autre. Et comme je disais, on a un avantage.

En guise de question, Vincent souleva un sourcil interrogateur.

-C'est nous qui l'avons fait sortir. Il le sait, alors il fera tout pour ne pas retourner dans son trou, mais il sait quand même que nous avons le pouvoir de le faire.

-Et alors ?

-Et alors, il nous craint.

D'un air triomphal, il engloutit le reste de sa boisson et rota comme un empereur poserait le pied sur un territoire nouvellement conquis.

Ils se mirent ensuite d'accord sur la façon dont ils agiraient vis-à-vis de la police : ils ne joueraient pas au chat et à la souris, mais il serait judicieux qu'ils ne se montrent pas trop en public ensemble. Ou alors, dans des endroits peu fréquentés, où aucun soupçon ne pourrait peser sur eux. Gerardmer n'était pas une grande ville et les locaux ne voyaient peut-être pas le festival d'un très bon œil ; autant ne pas en rajouter en mêlant un de ses journalistes à l'histoire sordide qui était en train de s'y dérouler en coulisses.

Ils se quittèrent peu après vingt-trois heures, le froid mordant de l'hiver vosgien soufflant tout autour d'eux.

-J'ai pas de solution pour le moment, mais je vais fouiller à la recherche de la moindre petite indication. Je trouverai forcément quelque chose. De ton côté, continues ton boulot, mais restes bien sur tes gardes. On se tiendra au courant tous les deux s'il y a du nouveau.

-Tu crois qu'on a une chance de s'en tirer ? demanda Vincent sur le seuil de la porte, après une brève hésitation.

-Sûrement. La question, c'est de savoir quels dégâts il aura eu le temps de faire jusque-là. Je n'ai jamais prié de ma vie, mais il serait peut-être temps de m'y mettre. Bonne nuit, Vincent.

-Bonne nuit, Denis.

Le journaliste replongea ensuite dans la nuit et la neige, scrutant les ombres dans l'espoir de rien y discerner d'autre que des ténèbres calmes et inoffensives.

Il se trouvait dans la grange. Celle-ci n'était ni en ruine ni carbonisée. Elle était dans le même état que lors de sa première visite, tapissée de posters et de gris-gris en tous genres, la faisant ressembler à une antre de l'occultisme pour brocanteurs.

Face à lui se tenait une estrade. Un groupe de musiciens s'apprêtait à y jouer, branchant ou accordant leurs instruments. Les membres de celui-ci étaient accoutrés façon death-metal, bracelets à clous et à pointes, cheveux longs et vêtements sombres.

Il ne s'étonna pas de reconnaître Denis et Aymeric, entouré de deux autres adolescents dans le même genre.

Jetant un coup d'oeil d'inspection alentour, il se rendit compte qu'excepté les autres, il était seul dans le bâtiment. L'éclairage était de ce même vert marécageux que la fois d'avant ; une lueur malsaine qui semblait ne provenir d'aucune source particulière...

Brusquement, ils se mirent à jouer et Vincent se força à observer la scène écœurante qui se déroula devant ses yeux.

A mesure que les notes s'échappaient des instruments et des amplis, ceux-là se transformèrent graduellement en aberrations organiques. Bois et cordes se fondirent en os et chairs, du sang poisseux dégoulinant abondamment des manches, des baguettes ou des chevalets. Les peaux tendues des fûts retrouvèrent leur aspect initial, tandis que des excroissances difformes et turgescentes poussaient un peu partout.

Les musiciens, quant à eux, semblaient ne pas en faire cas, continuant à jouer et beugler dans les micros comme si de rien n'était.

Détail saugrenu – comment ne s'en était-il pas rendu compte avant ? –, la musique qui parvenait à ses oreilles n'avait rien à voir avec du metal violent. C'étaient les notes du thème musical de l'Exorciste qui coloraient l'atmosphère de leur teinte funèbre. Ces notes angoissantes de synthétiseur l'avait hanté et traumatisé pendant des années, après l'avoir vu dans sa jeunesse... aujourd'hui, avec

la vision de cauchemar qui s'offrait à lui, celles-ci acquièrent une aura d'horreur qui surpassait de loin celle du long-métrage.

Bordel c'est quoi ça ? Je suis dans une mauvaise production Z ou quoi ? se demanda-t-il dans un moment de lucidité hallucinée.

L'aspect des musiciens eux-mêmes se mit alors à changer. Les tissus de leurs chairs se nécrosèrent, les cavités thoraciques se déchirèrent, laissant apparaître côtes et organes vitaux. Bientôt, les viscères se mirent à pendre, participant à la débandade générale de ces corps en putréfaction rapide.

Mon dieu, si c'est un cauchemar, je veux me réveiller !

Ces images démentes allaient de paire avec la musique terrifiante, à laquelle s'ajoutaient des vagues de percussions étranges.

Comme une espèce de martellement cadencé, qui ne provenait cependant pas de la batterie.

Les choses-musiciens, pendant ce temps-là, continuaient leur morbide spectacle, chaque minute plus immonde et irréel que la précédente.

Poum-poum-poum.

Enfin, ce fut au tour de leurs visages de fondre et dégouliner, tout comme ces « instruments » qui ne sortaient pas les sons et les notes qu'ils étaient censés produire. Leurs traits disparurent sous un masque de peau et de muscles en fusion, telles des sculptures de cire vivantes...

POUM-POUM-POUM !

Bientôt, Vincent ne put plus rien distinguer au milieu de cette mélasse sanglante et abjecte ; tout ne fut plus que tripes, dégoût et stridence. Et ce bruit, d'où pouvait-il bien venir ?

Il ne pouvait plus supporter ça, c'en était trop pour ses nerfs.

Un mauvais rêve, un très mauvais rêve ; il fallait juste qu'il en sorte.

...sieur Maleville ?

Dans un effort de volonté à demi-conscient, il se réveilla d'un coup, un gémissement coincé dans la gorge. Ses draps étaient complètement trempés de sueur, tout comme son front, son torse et son dos. Rarement il n'avait fait de cauchemar aussi effroyable...

POUM-POUM-POUM !!

« Monsieur Maleville, vous êtes là ? »

Merde, la porte.

Il jeta un coup d'oeil fatigué à son réveil, la respiration encore rapide. Celui-ci affichait 7h53, avec une suprême indifférence pour la fatigue de son propriétaire. D'un côté, il aurait pu s'en plaindre, mais il était en réalité trop soulagé de s'être réveillé. L'air bougon, il enfila sa chemise de nuit et alla ouvrir la porte.

Des policiers en uniforme lui faisaient face.

-Bonjour, monsieur Maleville, fit l'un deux, visiblement le plus gradé.

-Désolé de vous sortir du lit à cette heure-ci, dit l'autre, pas du tout désolé.

Eh bien, nous y voilà ! Advienne que pourra, pensa-t-il en s'éclaircissant les idées, essayant de retrouver le fil du petit speech qu'il avait préparé pour l'occasion.

-Nous avons quelques questions à vous poser, continua le supérieur, qui se présenta comme le commissaire Lombard. Ce ne sera pas long.

-Pas de problème, répondit Vincent en les invitant dans sa chambre.

Evidemment, ils avaient recoupé des informations et avaient retrouvé sa trace, lors de la soirée fatale d'Aymeric. Ils en vinrent vite au fait et lui demandèrent les raisons de sa présence en compagnie des adolescents cette nuit-là : où, quand, pourquoi, comment.

-Ces jeunes hommes voulaient simplement passer un peu de temps avec un de leurs « héros ». Faute d'avoir droit à un de leurs idoles de cinéma, ils se sont contenté d'un pauvre chroniqueur qui leur avait fait rire avec quelques bonnes piques dans leur magazine préféré. Ils m'ont donc invité, j'ai passé une ou deux heures chez l'un deux, on a parlé ciné et ils m'ont fait signer quelques autographes. Voilà tout.

-Rien d'autre ? Aucun détail particulier à signaler ?

-Rien de plus, ni rien de moins, rétorqua le journaliste, qui aurait pu passer au détecteur de mensonge sans inquiétude. Certes, il avait omis certaines informations, mais n'en avait falsifié

aucune.

-Quelle heure était-il à votre départ de l'hôtel ? Et à votre retour ? interrogea le subordonné en prenant des notes.

Vincent savait pertinemment qu'ils connaissaient la réponse – sinon, ils ne seraient pas là –, mais c'était simplement pour le tester. Et il joua le jeu sans broncher, comme le parfait petit innocent qu'il était.

-Il était à peu près 11 heures du soir quand ils sont venus me chercher sur le parking. Ils m'ont déposé au même endroit environ deux heures plus tard. Désolé de ne pas être plus précis, mais j'étais un peu fatigué.

-Un témoin pourra-t-il confirmer ces informations, monsieur Maleville ? Quelqu'un d'autre vous aurait-il vu partir avec ces personnes ?

-Nan, aucune. La plupart de mes collègues étaient soit au lit, soit... (il pensa fugacement à Thierry et à miss-jupette-hiver-2005) « occupés », ajouta-t-il avec un sourire.

Lombard le fixa intensément pendant quelques secondes, le regard impénétrable. Ce n'était pas le trait d'humour qu'il venait de faire qui avait éveillé l'intérêt du commissaire ; il sentait que celui-ci était en train de le jauger.

-Bien, merci d'avoir répondu à nos questions, fit-il au bout d'un moment. Nous aurons peut-être besoin de vous interroger à nouveau, ne vous éloignez pas trop et restez joignable.

-Avec mon boulot, je risque pas, marmonna l'intéressé.

Ils se serrèrent chacun la main, puis les deux policiers se dirigèrent vers la porte. Le jeune agent l'ouvrit et son supérieur le suivit dans le couloir, mais avant de prendre congé, il se retourna vers Vincent.

-Monsieur Maleville... puis-je vous donner un conseil ?

-Oui ?

-Les gens d'ici n'aiment pas trop ce festival. Ils sont peut-être un brin superstitieux ou vieux jeu, mais cet incident va dans leur sens. Je serais vous, je ferais attention à ne pas trop me montrer en public. Pour votre propre bien.

-Pardon... ?

-Je sais, vous n'êtes qu'un journaliste qui fait son travail, mais pour votre plus grand malheur vous êtes lié à tout ça. Autant à la mort de ce garçon qu'au reste, dit-il en esquissant un geste englobant l'hôtel. Faites attention, c'est tout ce que je peux vous dire.

Puis, sans attendre, il tourna les talons et s'éloigna en compagnie de l'autre policier, laissant un Vincent pantois et perplexe sur le seuil de la porte.

Les deux journées qui suivirent furent mornes et sans surprises, comme si tout ce qui s'était passé précédemment n'avait été qu'une vilaine illusion.

Hormis quelques détails incongrus qui ne trouvèrent sens qu'aux yeux de Vincent. A commencer par ces perturbations du système électrique, qui ne semblaient s'en prendre qu'à certains appareils. Des dysfonctionnements mineurs, mais néanmoins gênants : réveil n'affichant plus l'heure, ordinateur se mettant subitement en veille, grésillements et interférences sur le poste de télévision. Le plus étonnant là-dedans était que ces problèmes paraissaient n'affecter que Vincent lui-même ; ni ses voisins de pallier, ni ses collègues ne semblaient en pâtre.

Il avait bien sa petite théorie là-dessus. Il supposait que la chose qui rôdait tout près d'eux – surtout autour de lui et Denis, il n'en doutait pas un seul instant –, de nature étrangère à notre monde, provoquait certainement ces perturbations en influant sur les champs magnétiques et électriques de celui-ci, lorsqu'il tentait de s'en approcher. Tel un virus hostile essayant de se frayer un chemin à travers un corps humain, de s'y immiscer en intrus, en gangrénant toutes les cellules qu'il pourrait y croiser.

Si cette entité leur en voulait réellement – et apparemment c'était le cas –, ce ne seraient là que les premiers essais d'une longue série...

Ceci dit, malgré la bizarrerie et l'inconfort de ces phénomènes, ils n'avaient encore rien de réellement dérangeant ou même dangereux. Mais l'incident de ce jeudi après-midi là fut en revanche bien plus terrifiant, plus par ses implications que sa nature même.

Il était en séance d'interview auprès d'un réalisateur malaisien, qui présentait au festival son nouveau court-métrage. La journée était belle et ensoleillée, et les températures qui s'abattaient sur les Vosges, presque clémentes. De son fauteuil, Vincent pouvait admirer le soleil à travers la vitre, baignant de ses rayons les sapins, la poudreuse et les câbles du téléphérique au loin. Tout se passait très bien jusqu'ici ; c'est lorsqu'il arriva à la question habituelle des inspirations que la chose se produisit.

« Je pense que le travail d'Hideo Nakata, le réalisateur de Ring, m'a énormément influencé. En Malaisie, les gens aiment beaucoup les films de revenants et ces atmosphères particulières, comme les japonais ou les coréens savent les faire. Mais ce ne sont là que des points de référence, car j'essaie tant que possible de... »

C'est à ce moment-là que Vincent aperçut du coin de l'oeil un mouvement rapide et indistinct derrière la fenêtre. Il se concentra quelques instants dessus et capta une forme vague, floue et fantomatique, presque « invisible ». Mais elle ne pouvait pas être invisible, étant donné justement, qu'il la voyait ! Pourtant, il discernait sans difficulté les contours de cette forme massive et translucide, comme si à chaque mouvement, elle trimballait avec elle en surimpression une partie du décor dans laquelle elle évoluait.

Comme une espèce de caméléon transparent, nimbé dans une sorte « d'aura » reflétant partiellement quelques rayons solaires. Et la chose bougeait, énorme, obscène, prouvant à son unique spectateur, par ses gestes et sa façon de se mouvoir, qu'elle n'était là que pour lui.

Et si ça continue, ce machin arrivera bientôt à franchir les barrières de notre monde...

Tout en faisant mine de continuer à écouter le cinéaste, il sentait les affres de l'angoisse venir le titiller progressivement. L'autre continuait à palabrer comme si de rien n'était, ne se doutant pas des sentiments du journaliste. Dans quelques instants, la sueur et la peur le submergeraient et il sortirait de la pièce en hurlant, ses yeux crachant des flammes de panique incandescentes. Il déglutit et se pencha alors vers sa sacoche (cherchant un stylo imaginaire ou une sucrerie), pour ne plus avoir cette aberration sous les yeux.

Quand il se redressa, il n'y avait plus rien de l'autre côté de la vitre.

Il avala tant bien que mal la pastille de menthe qu'il avait extirpé du porte-document et se força à retrouver son sang-froid. Silencieusement, il poussa un long soupir intérieur. Ce genre de manifestations s'accumuleraient dans les jours à venir : il devrait bien s'en accommoder d'une façon ou d'une autre.

Le Drum'n Bar était une brasserie plutôt commune, mais agréable.

Denis et Vincent s'y étaient donné rendez-vous en début de soirée, où ils pourraient manger et trinquer à la fois. Et bien entendu, discuter de leur sujet actuel « favori », même s'ils s'en seraient bien passé tous deux. D'autre part, ils ne craignaient plus de se montrer ensemble, maintenant qu'ils s'étaient chacun fait interroger par les services de police.

Ils ne se mettraient pas en avant non plus, mais cet endroit était suffisamment discret pour ne pas éveiller de soupçons.

« De toutes façons, j'en ai bientôt fini », annonça Vincent en buvant une nouvelle gorgée de mojito. « Demain c'est mon dernier jour ici. Une fois le film terminé, j'aurais encore quelques interviews à faire et une conférence pour clôturer le festoche, et le lendemain, je pourrais enfin boucler mes valises. »

Denis approuva en portant son verre de tequila-citron aux lèvres. Malgré les conditions peu favorables de ces dernières journées, un lien d'amitié, fait de respect et de soutien mutuel, s'était tissé entre les deux individus. Et le jeune homme serait triste de voir Vincent partir, emportant avec lui une part de la vérité qui lui avait volé la vie de son ami...

-Je te comprends, fit Denis en s'affalant sur son siège. Les films c'est bien beau, mais à part ça, Gerardmer est un trou perdu. En tous cas, si tu reviens l'année prochaine, je veux un pass !

Le journaliste s'éclata de rire.

-Dis donc, tu perds pas le nord ! Remarque, avec un peu de bol, j'arriverais peut-être à te faire passer pour un neveu éloigné ou je ne sais quoi... juste de quoi faire pour un stagiaire potable, dit-il en lui adressant un clin d'oeil.

-Même pas en rêve. Je préférerais encore passer mes journées dans les égouts et le nez dans la merde plutôt que te servir un café !

Ils rirent tous deux de bon coeur, sachant que ce seraient probablement là leurs derniers moments de répit avant ce qui les attendait. C'est d'ailleurs en pensant à cela que le visage souriant et juvénile de Denis s'assombrit.

-Bon, je crois que j'ai trouvé une idée, Vince.

Alors, maintenant c'est « Vince » ? Bientôt il va me taper la tchèque en me balançant « Yo » dans la rue ? songea l'homme au bord de sa trentaine. *Diabole, je vieillis.*

-... mais il faut encore que je vérifie certains trucs, chuchota l'ado d'un air conspirateur. Dans tous les cas, tu viendras à la maison demain soir, après le taf. On mettra ça au point avant de filer à la grange. Tout ça sera terminé avant que tu plies bagages. Cela dit, gardes en tête qu'il faut en finir avec ça, quoi qu'il nous en coûte.

-Tu as raison, répondit Vincent les traits résignés. On ne peut pas laisser les choses comme ça, festival, boulot ou non. Je suis prêt à tout faire pour ramener cette... (il lança un regard circulaire sur les clients alentour), euh, ce bidule, là d'où il vient.

-Bonne réponse ! Et pour fêter cette bonne résolution, je nous remets une tournée !

-Comme tu veux, mais en attendant je vais aller m'en griller une dehors. Mes poumons de p'tit vieux deviennent exigeants avec le temps.

Son jeune ami acquiesça et fit mine de l'aider à se lever, comme pour un vieillard. Vincent lui donna une gentille claque sur le haut du crâne et prit son blouson en se relevant. Puis, il se dirigea vers la porte de sortie. Sur le chemin, il jeta encore un coup d'oeil – furtif mais attentif – à la clientèle du bar. Beaucoup le fixaient d'un air austère, voire carrément suspicieux. Il savait que son nom n'avait pas été révélé une seule fois dans l'enquête, ni dans la presse. Ces gens le dévisageaient pourtant comme si le coffre de sa voiture était rempli de cadavres à moitié découpés.

Simple paranoïa ou authentique animosité de leur part ?

Il n'aurait su le dire, mais il se promit d'y réfléchir plus tard, lorsqu'il aurait un peu de temps pour penser à ça, au lieu de s'inquiéter pour sa peau.

Adossé à la façade du bâtiment, il savourait sa cigarette dans le froid montagnard. Ivre mais pas encore saoul, il essaierait ce soir tant que possible de ne pas s'enivrer. Une longue journée l'attendait le lendemain et s'y pointer avec la gueule de bois ne l'aiderait certainement pas – surtout avec la fin de soirée qui les attendraient, lui et Denis...

Non, non, non, ne pense pas à ça, bougre d'abruti ! se tança-t-il.

Demain, ce serait l'ultime journée de festival, avec la projection du film le plus attendu de celui-ci : Mayhem. Une œuvre ambitieuse et complexe narrant le parcours d'une âme déchue renvoyée sur terre pour recruter les membres des armées du mal, afin de préparer l'Armageddon à venir. Là où le film tirait son épingle du jeu, c'est qu'il se déroulait à Babylone, à l'époque de son déclin et des divinités sumériennes, en pleine antiquité. Reconstitutions pharaoniques, soucis du détail historique – jusque dans les langues parlées – et déités perverses sur fond d'ésotérisme et de bestiaire fantastique faisaient de ce projet un des plus prometteurs et exaltants que Vincent avait pu suivre depuis des années.

Il ne raterait ça pour rien au monde – même s'il finissait la tête à l'envers cette nuit, malgré ses bonnes résolutions.

En recrachant la fumée, il écrasa son mégot sur le trottoir verglacé. Puis, répondant à une subite impulsion, il contourna l'établissement pour passer de l'autre côté, invisible aux yeux des passants. Il avait la vessie pleine et tant qu'il était dehors, il préférait se soulager ici, dans la neige, plutôt qu'à

l'intérieur. Il avait toujours détesté l'odeur et la mauvaise tenue des toilettes publiques ; dès que l'occasion se présentait de les esquiver, il la saisissait.

Il se trouvait derrière le bar, coté cour. Et plus qu'une cour, c'était une véritable terrain vague qui s'étendait de ce coté-ci : morceaux de tôle, carcasses à l'abandon, pneus à moitié brûlés, transistors ou batteries à l'agonie, cartons, poubelles et détritrus divers jonchaient le sol, recouverts d'une épaisse couche de neige. Les lumières multicolores de l'enseigne, derrière, projetaient sur l'ensemble un éclairage banal et à la fois un peu irréel ; décor digne d'un sous-Blade Runner financé par un studio de film X.

Cela ne l'empêcha pas pour autant de déboutonner sa braguette et de faire son affaire.

Mais au moment où il s'apprêtait à commencer, il vit une silhouette apparaître dans son champ de vision. Il se retourna hâtivement et observa la forme emmitouflée d'un SDF pénétrer dans l'arrière-cour. Ce dernier ne semblait pas l'avoir aperçu.

Ce pauvre type doit tellement être habitué à être ignoré à longueur de journée qu'il ne voit même plus les gens autour de lui, s'attrista-t-il. Ou alors il nous voit, mais se protège des regards extérieurs derrière une carapace d'indifférence. Ça doit être le seul reste de dignité qu'il a pour affronter son malheur.

Ému par cette pensée, il n'en ressortit pas moins son engin pour continuer la vidange.

Avec un peu de chance, le pauvre gars réussirait bien à trouver des cageots en guise de sommier ou un peu de mousse pour rembourrer un matelas de fortune...

Un hurlement sauvage fendit brusquement la tranquillité ambiante. Le journaliste leva alors les yeux et fut témoin d'un tableau surréaliste : la partie supérieure du corps du clochard se balançait en l'air, à environ deux-trois mètres du sol, éclaboussant des gerbes de sang tout autour. En-dessous, il n'y avait rien. Du moins, pas à première vue. Dans la pénombre, Vincent pouvait discerner – non sans mal – des contours et des courbes qui lui parurent familières.

La masse imposante de l'entité se devinait derrière, translucide mais bien « réelle ». Comme si la créature s'abreuvait à une fontaine de délices, elle pressait entre ses énormes serres à demi-visibility les restes de l'infortuné pour mieux en extraire le nectar... A mesure qu'elle buvait l'hémoglobine, celle-ci colorait de ses coulées les organes internes et les formes de la chose, tel un organisme-éponge s'imbibant de liquide. Des bras longs et puissants, un torse comme un poitrail de buffle, des petites cornes ou excroissances épineuses sur la tête. Les différents membres de son corps apparaissaient à mesure qu'elle se nourrissait de sa nouvelle victime, ingérant aussi bien ses fluides et sa chair que son âme même...

Vincent comprit instantanément deux choses : premièrement, que la créature qu'ils avaient libéré se rapprochait peu à peu de notre plan d'existence grâce à la nourriture humaine – peut-être un des seuls champs d'influence qu'elle avait pour l'instant sur ce monde – et deuxièmement, qu'il avait intérêt à filer le plus rapidement possible.

Mais au lieu de prendre ses jambes à son cou, il restait figé là, à contempler cet affreux spectacle. Sous les lueurs intermittentes et atténuées provenant de l'arrière, celui-ci semblait sorti tout droit d'une hallucination.

Il ne pouvait cependant douter de sa véracité. Les cris de souffrance étaient bien trop perçants, son caractère désordonné trop authentique et même les viscères qui pendaient mollement, provoquaient des traînées de vapeur en s'échappant des entrailles de la victime. Rien de plus réel.

Tires-toi de là, tires-toi de là !! lui cria son esprit.

Le mourant, à qui il ne restait plus qu'un torse et deux bras désarticulés, lança un regard implorant au journaliste.

-Aidez-moi..., murmura-t-il d'une voix faible, l'ombre de la mort déjà fixée sur son visage.

Le reste de son corps disparut l'instant suivant dans le néant, englouti par l'appétit sans pitié d'un autre monde. Seuls de fins liserés sanglants permettaient de distinguer les avant-bras et la tête de la chose l'ayant dévoré.

Ce fut le déclic : d'un coup, il se rappela où il était et ce qui se tenait devant lui. Il franchit d'un bond les quelques mètres qui le séparaient de la rue, de l'autre coté du bâtiment. Tout en courant vers son véhicule, il envoya un SMS à Denis :

PAIES ET REJOINS-MOI DANS LA VOITURE, TOUT DE SUITE !

Moins d'une minute plus tard, ils étaient en route vers l'hôtel, laissant derrière eux un carnage qui ferait probablement les gros titres des journaux le lendemain. Vincent pressa l'accélérateur sans demander son reste, les yeux rivés au rétroviseur.

Il ne ferma pas l'oeil de la nuit. Du moment où il regagna sa chambre après avoir accompagné Denis jusqu'à l'aube, il avait monté la garde, les yeux hagards et l'esprit battant la campagne. Ses appareils ne fonctionnaient toujours que partiellement, si bien qu'il avait baigné durant toute sa veillée dans la lumière sautante et crépitante de sa tv, toutes les lampes éteintes.

Le journaliste, au milieu de ce capharnaüm électrique, se croyait dans un des films qu'il passait son temps à regarder et chroniquer. Pour passer le temps, il avait bien tenté d'écrire un article, mais son ordinateur portable ne voulait rien entendre.

Il avait donc passé sa nuit à veiller, une arme de fortune – un couteau tranchant qu'il avait volé dans la cuisine de l'hôtel – à portée de main, contre toute forme de danger. A un moment donné, il crut voir quelque chose de l'autre côté de la fenêtre... même en pleine nuit, il pouvait distinguer les formes bestiales et menaçantes de son ennemi. Et cela démontrait en outre, que ce dernier acquérait progressivement, au fur et à mesure de ses festins, de plus en plus de substance, de consistance, de « réalité ».

« Eh bien, on est pas dans la merde » murmura-t-il tout bas, scrutant les ténèbres extérieures dans lesquelles se drappait la créature.

La main serrée sur la poignée du couteau, il resta assis là, à réfléchir sur des notions aussi abstraites que l'après-mort ou la nourriture spirituelle, en attendant les premières lueurs de l'aurore.

« Ben dis-moi, ce sont de sacrées cernes que t'as là ! » s'écria Thierry, bêtement joyeux, en voyant les traits tirés de son collègue. « Je sais pas quelle genre de soirée t'as passé hier, mais ça devait être drôlement festif ! »

Puis, il partit d'un rire tonitruant qui résonna entre les murs de la salle ; ce genre de rires « professionnels » que l'on peut lâcher sur demande, pour le plaisir de ponctuer une bonne tirade ou mettre de l'ambiance.

-Humpf, maugréa Vincent en réponse au trait d'humour.

Il se renfonça dans son siège et fit semblant de préparer ses notes, pour le discours d'introduction qui allait précéder la projection. C'était le grand jour et la salle était comble, public et professionnels s'étaient massés pour assister en avant-première au prochain film de l'espagnol Azzarello Suarez. Plus un siège n'était vacant et certains avaient dû même installer des chaises pliantes au fond de la salle, pour participer au spectacle. Des décors avaient été placés de part et d'autre de l'écran, afin de recréer l'ambiance antique et décadente du film. La foule était déjà au comble de l'impatience lorsque le réalisateur présenta celui-ci, de façon brève mais efficace – juste de quoi mettre l'eau à la bouche, avant les premières images du générique.

Un « whoua » collectif s'éleva dans l'obscurité.

Oubliant presque la menace qui planait, Vincent se cala, un sourire de plaisir anticipé sur les lèvres. Mais la fatigue reprit vite ses droits et il s'assoupit malgré ses efforts au bout d'une vingtaine de minutes, au milieu de ses collègues subjugués.

Ce fut la lueur d'une lampe-torche braquée sur lui qui le sortit de sa somnolence.

-Monsieur Maleville, nous devons vous parler, l'interpella une voix à sa gauche, juste au-dessus le faisceau lumineux. C'est urgent.

Reprenant ses esprits, il s'aperçut que le policier – probablement Lombard – se tenait à l'autre bout de la rangée, mais le ton péremptoire de sa voix avait momentanément masqué le son provenant des enceintes. Le journaliste, embarrassé par cette interruption, aussi bien pour lui que les autres spectateurs, commença à se lever en s'excusant.

Au même moment, d'étranges déformations firent onduler les images à l'écran. Quelques personnes se plainquirent, voyant que celles-ci continuaient et s'amplifiaient, même. Vincent stoppa un instant sa progression, s'arrêtant pour mieux observer le phénomène. Bientôt, des huées retentirent dans la salle de cinéma et des gens se levèrent, tournant leur mécontentement vers le projectionniste dans sa cabine.

-Hey, trou-du-cul, tu pourrais pas te bouger un peu ? fit le type devant lequel il s'était arrêté.

C'est alors, tandis qu'un démon stylisé à la peau pourpre apparaissait dans une posture de domination à l'écran, que la toile commença à se tendre vers l'avant, comme si quelque chose poussait derrière. Puis, à l'incrédulité générale – l'horreur, pour certains – une forme émergea de celle-ci. Elle ressemblait à une main griffue, qui, bien que d'aspect translucide, empruntait les couleurs des images, telle une extension caméléonesque de ces dernières ; transparente et bien visible à la fois, défiant toute logique ou rationalisation.

Personne n'osa bouger, le public hésitant entre effets spéciaux révolutionnaires ou manifestation paranormale.

Pendant ce temps-là, la serre arc-en-ciel continua son chemin, jusqu'à s'approcher à quelques centimètres du visage des spectateurs les plus proches. Toute l'assistance retint son souffle, attendant la suite des événements.

Le membre spectral s'empara alors d'un homme, puis le broya d'un coup, le bruit des os brisés résonnant de façon lugubre entre les murs de la grande salle de cinéma. Le sang éclaboussa les premiers rangs dans une énorme gerbe rouge carmin, à demi-fumante. Ce fut le signal qui déclencha la cohue : les gens se mirent à hurler et à courir vers les sorties de secours, dans un chaos désordonné.

Vincent, lui, encore bloqué au milieu de sa rangée, choisit le chemin le plus court. Il escalada les sièges perpendiculairement, la sortie principale juste en face de lui. En passant le dernier siège, il faillit perdre l'équilibre et se faire piétiner, ne devant son salut qu'à un homme corpulent auquel il s'accrocha, manquant de le faire tomber lui aussi. Puis, se reprenant de justesse, il lança un coup d'oeil rapide dans son dos. La créature avait dégagé de l'écran la partie supérieure de son corps et retapissait les murs de la salle selon un goût esthétique bien particulier ; viscères et caillots recouvraient maintenant les moquettes classieuses de l'endroit.

Puis, l'homme se retourna et fonça vers la sortie, jouant des coudes au milieu de la bousculade, autant pour avancer que pour ne pas étouffer. Dans le hall, parmi la foule paniquée et les gens en train de vomir – quelques uns gisaient inconscients dans les coins les plus calmes, tandis que d'autres se signaient – il aperçut Denis. Il se dirigea vers lui en courant.

-Denis, qu'est-ce tu fous ici ? cria le chroniqueur à bout de souffle, pour couvrir les hurlements tout autour d'eux.

-Plein de choses à vous dire, mais déjà c'est quoi ce bordel ?

En réponse à la question, un formidable grondement tellurique, comme sorti d'abysses stygiennes ou d'un millier de cavernes à la fois, retentit dans l'hôtel tout entier.

-Putana madre ! fit l'adolescent en pâlisant d'un coup.

Une moitié de jambe sanguinolente traversa l'espace et vint s'écraser violemment sur un présentoir, renversant tout son contenu.

Denis tira sur le bras de son aîné et l'entraîna au trot vers le parking, à l'extérieur.

-Venez avec moi, s'écria-t-il, si on arrive à attirer notre ami, j'ai peut-être trouvé un moyen de nous en débarrasser. J'espère qu'il sera plus coopératif que la dernière fois.

Lorsqu'il franchirent le seuil du bâtiment, Vincent crut entendre son nom quelque part. Il se retourna et vit l'adjoint du commissaire Lombard le désignant, le doigt pointé vers lui et beuglant des instructions à ses collègues.

Saloperie ! Comme si ce machin suffisait pas, je vais devoir me coller les flics au cul.

Des profondes secousses derrière eux indiquaient que la créature s'était mise en marche et qu'elle commençait à se lasser, après sa mise en bouche. Toujours en courant parmi les autres fuyards et les premiers véhicules en déroute, ils jetèrent un regard par-dessus leurs épaules, juste à temps pour contempler la chose, dans toute sa terrifiante splendeur.

Son corps, mesurant entre six et sept mètres de hauteur, reproduisait par mimétisme les formes et le prisme des couleurs environnantes – mise à part une légère altération de la matière due à sa nature même. Il y avait comme une espèce d'aura, de courant magnétique, qui l'entourait et la traversait de toutes parts ; sorte de charisme influant sur les éléments eux-même, qui troublaient autant les sens que la vue. On aurait dit, à regarder à travers elle, qu'elle était un de ces mirages que l'on voit au loin par grande chaleur, celle-ci faisant onduler roches, sable ou asphalte sous ses dangereux celsius.

Mais à tout cela s'ajoutait la terreur que pouvait inspirer une entité étrangère à notre monde, de la taille d'une petite maison et irradiant de malveillance pure. Ses contours mortellement aiguisés et puissamment musclés faisaient par endroits comme des arrêtes, au milieu de la courbe d'une jambe ou d'un avant-bras, par exemple. De courtes pointes hérissaient le haut de son crâne et même son cou de taureau, qui reliait un large buste à la tête, donnait à réfléchir sur la force et la vigueur de son propriétaire.

Et comme en démonstration de ce potentiel destructeur, la créature, visible à travers la baie vitrée du hall, fit littéralement exploser celle-ci d'un monstrueux rugissement. Bris de verre de diverses tailles volèrent en tous sens, empalant ceux qui se trouvaient le plus près, jetant les autres à terre. Puis, dans les derniers mètres qui séparaient les deux amis de la Renault de Denis, ils virent leur ennemi s'élaner à leur poursuite.

Lui qui voulait attirer l'attention de notre compagnon, je crois que c'est réussi...

-Putain de putain de putain de sa race !! hurla le jeune homme paniqué, en essayant de faire démarrer la voiture.

-Donne-moi ça, fit Vincent en s'emparant du trousseau de clé. Il chercha, le plus calmement possible, celle qui correspondait au Neimann, puis la tendit à Denis.

Ils démarrèrent en trombe, soulevant une volée de neige fondue avec les pneus. Sortis du parking, ils s'élançèrent dans un des grands axes de la ville. Dans le rétroviseur, la créature parcourut plusieurs mètres d'une seule enjambée, réduisant en charpie un véhicule en y prenant appui.

-Et merde ! s'exclama le journaliste.

-Quoi donc ?

-Les flics ont trouvé le moyen de se mettre juste entre nous et notre pote.

-Tant mieux, répondit Denis en contrebraquant pour éviter une sortie de route. Ils feront bouclier et si Mister-Pas-Content veut notre peau, il sera obligé de leur passer dessus avant.

-Charmant, mais je préfère autant qu'il ne passe sur personne, si ça peut m'éviter le trou en sortant de tout ça.

Tandis qu'ils roulaient aussi vite que les conditions le leur permettait, il se rendit compte qu'ils se dirigeaient vers la grange. Cette sortie était initialement prévue au programme, mais en fin de soirée, quand ils auraient suffisamment planifié leur plan pour passer à l'action. Quand il demanda les raisons de ce changement, son jeune ami lui répondit qu'il avait trouvé une autre solution, moins contraignante.

-Et qu'est-ce qu'on doit faire, au juste ?

Mais il n'eut pas de réponse à sa question : la Renault fit une violente embardée et ils faillirent se faire éjecter sur le bas-côté. Vincent fit volte-face pour voir ce qu'il se passait. La voiture de police venait de leur cogner dessus, projetée par la créature qui ne s'épuisait pas, semblant au contraire puiser de la force et de la colère à chaque nouveau pas. Peut-être étaient-ce les conséquences de l'angoisse ou du stress, mais il crut voir apparaître deux gemmes émeraude au milieu du faciès inexistant de leur poursuivant, à plusieurs mètres au-dessus du sol.

-Dépêches, dépêches !! cria-t-il à présent à califourchon sur son siège, pour mieux suivre la course.

Soudain, les yeux médusés, il vit le véhicule à leur suite s'élever d'un coup dans les airs... et atterrir lourdement plusieurs dizaines de mètres plus loin, en contrebas dans les sapins. A peine atténué par le bruit du moteur et la distance, il entendit quelques secondes plus tard le fracas sourd d'une explosion.

Une lueur furieuse et démentielle brûlait dans les deux orbites qui les fixaient, comme si le seul but de cette chose était à présent de libérer toute sa rage contre eux. La course-poursuite n'en devint que

plus frénétique.

-Des nouvelles du bord ? interrogea un Denis à la limite de la tachycardie.

-Eh bien, notre Bisounours de service est en train de défricher tous les abords de la route, ça fera du boulot en moins pour l'EDF ou la DDE.

Ralentissant à peine, le conducteur aborda un virage serré qui les menèrent sur le chemin forestier débouchant sur la grange. Ils filaient entre 60 et 70/Km/h sur une route à peine large pour deux voitures de front et savaient qu'au moindre écart, ils se retrouveraient dans le ravin, à leur gauche. Derrière, la chose réduisait l'écart en pulvérisant les arbres ou les branches qui bordaient le chemin, soulevant des masses de boue neigeuse à chaque enjambée. Les contours irrisés de sa silhouette se teintaient par moments des verts du feuillage ou des bruns profonds des écorces ; le reste de son corps reflétant le blanc de la neige ou des nuages.

Bientôt, ils découvrirent la clairière sur laquelle s'ouvrait la grange calcinée, à environ cinquante mètres devant eux.

Un véhicule bleu aux insignes de la gendarmerie était garé non loin, un agent lisant tranquillement son journal, dans l'habitacle. Lorsqu'il vit arriver en trombe la Renault brinquebalante et la monstruosité semi-invisible dans son sillage, il bondit à l'extérieur arme au poing, ne sachant très bien sur qui la braquer au juste.

-Éloignez-vous ! gueula Denis en gesticulant, tandis qu'il torturait sa commande de freins pour stopper son engin.

L'instant suivant, les deux hommes sautèrent de celui-ci. Ils eurent à peine le temps de rouler au sol, pour voir leur poursuivant les rattraper et désosser la voiture en poussant un nouveau grondement assourdissant.

-Monsieur Maleville, j'ai ordre de.... d-de vous mettre en état d'arrestation. s'écria le gendarme, son automatique pointé vers lui. Arrêtez-vous sur le champ.

Le ton se voulait autoritaire, mais à la vue de cette forme mouvante tout droit sortie d'un zoo pour cocaïnomane, il eut du mal à garder son assurance. L'interpellé l'ignora en passant à ses côtés sans ralentir. Un coup de feu partit, mais bien trop mal cadré pour atteindre sa cible. Vincent tenta de le tirer en arrière pour l'amener à l'abri de la grange avec eux, mais Denis le ramena lui-même à l'ordre d'un coup sec. Chaque seconde comptait.

-Monsieur, venez avec nous !

Le gendarme, resté en arrière, affichait un air d'incrédulité apeurée face à la chose occupant l'espace devant lui.

Il n'arrivait pas à la comprendre ni à la remettre en place, dans l'ordonnancement bien agencé de ses perceptions. Pour lui, chaque objet, chaque être vivant, chaque réclamation, avait une place bien précise dans son système de valeur ou de classement du quotidien. Même les meurtres ou les comportements les plus sordides. Cette chose-là n'en faisait pas partie. Alors qu'il s'apprêtait à créer un nouveau dossier pour appréhender ce qu'il voyait, il se fit littéralement écarteler. Ses membres volèrent dans toutes les directions, au milieu d'un panache d'hémoglobine et de chairs déchirées qui se répandirent sur le sol en gelée sanguinolente.

Il n'avait même pas eu le temps de comprendre qu'il était mort.

Vincent et son ami avaient déjà atteint l'intérieur de la grange. Celle-ci était calcinée de ses fondations jusqu'aux bardeaux du toit ; poutres noircies et murs à moitié branlants répandant une odeur encore âcre de brûlé tout autour.

Tandis que leur ennemi d'un autre monde défonçait le chambranle pour entrer à son tour, Denis finissait de tracer les contours d'un cercle de protection au sol. Il le gravit à l'aide d'un morceau de caillasse laissant des sillons clairs dans la suie noire ayant recouvert ce qui faisait auparavant office de parquet.

-Bon, on va pouvoir lui remettre la laisse, maintenant ? demanda le journaliste. On l'a appâté jusqu'ici, bien que contre mon gré, et...

-Ta gueule, l'interrompit Denis. Je ne sais pas jusqu'à quel point on est protégé par ça. Souviens-toi qu'elle a déjà échappé une fois à notre contrôle.

Calmant sa furie en saisissant que quelque chose allait se passer, celle-ci vint se placer juste en face d'eux, les mettant au défi. Elle se tenait en-dessous d'un trou dans le toit, où ce dernier s'était partiellement effondré. Le soleil venait de percer à travers les nuages et illuminait par cette ouverture l'entité spirituelle, dont l'enveloppe physique se faisait plus consistante, à chaque minute qui passait. Sur sa « peau » iridescente, le chatolement des rayons solaires la faisait ressembler à une espèce de sculpture de cristal parée d'une multitude de reflets scintillants et aveuglants ; presque vivants. Des éclats d'une pureté quasi-virginale, telles les milles et unes couleurs que l'on voit danser sur la surface d'une bulle de savon.

Seuls les diamants couleur jade de ses yeux offraient une touche concrète à ce spectacle abstrait, mus par une détermination sans faille. Malgré la beauté de cette physionomie, la volonté farouche qui l'habitait n'avait comme seul but que celui de nuire et de détruire : toutes les cellules de son corps le criaient.

Brusquement, elle tenta une attaque. Ramassant son corps, elle se jeta avec la fougue d'un cyclone sur les deux hommes, mais elle parut se figer à l'abord du cercle. De nouveau, elle lança une offensive, mais elle se fit stopper comme la tentative précédente. Excédée, elle poussa un hurlement de frustration, faisant trembler les restes de l'édifice, qui cracha à l'occasion des volutes de poussière et de débris carbonisés.

-Je crois que ça marche, murmura Denis en signe d'assentiment.

Alors, il sortit de sa poche un dictaphone, légèrement plus gros que celui de Vincent, et appuya sur la touche « Play », en poussant le volume au maximum.

Quasi-instantanément, l'entité se pétrifia sur place. Puis, elle se mit à geindre de façon horrible, comme si on lui extirpait ces gémissements du fond des entrailles à l'aide de crochets de boucher. La souffrance s'échappait de son corps tourmenté par vagues, presque aussi réelle et « palpable » que les scintillements qui le parcouraient.

Quant au son qui s'échappait de l'appareil, il s'apparentait à des bandes passées à l'envers ; voix retournées qui se fondaient dans une affreuse mélasse sonore, tenant autant de la mélodie funèbre qu'au ronflement de quelque moteur vénusien en sous-régime. Vincent regarda son compagnon d'un air intrigué, sans toutefois oser lui demander la moindre chose. Il esquissa un léger sourire, quand il s'aperçut que la créature se mettait à convulser, à quelques sauts de mouche de l'agonie – du moins, l'espérait-il.

Mais avec l'énergie du désespoir, elle se lança de toutes ses forces contre la barrière invisible. Les deux amis sursautèrent, en voyant que l'une de ses griffes avait réussi à franchir la limite censée les protéger.

-Merde, fit le plus jeune en écarquillant les yeux.

-Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

-On en a plus pour longtemps, ça devrait marcher. Nan, nan, rectification : *ça va* marcher !

Les coups redoublèrent d'intensité sur la barrière, les faisant reculer d'un pas chaque fois. Si cette bande, quelle qu'elle fut, n'arrivait pas à neutraliser leur ennemi avant que celui-ci ait réussi à forcer leur « barricade spirituelle », alors c'est dans l'au-delà bientôt que Vincent écrirait ses prochaines chroniques.

Il regarda autour de lui pour trouver une idée, n'importe quoi. Un fer à cheval, un boulon, une cure-dent ; tout ce qui lui passerait sous la main ! Enfin, il trouva : juste au-dessus de leur tête, un madrier tordu pendait de travers, un clou planté à son extrémité.

-Porte-moi là-haut ! fit Vincent d'un ton brusque. Grouilles-toi, on a pas le temps de déconner.

L'adolescent s'exécuta et amena l'autre jusqu'au niveau demandé, à près de trois mètres du sol. Le journaliste inspecta le dictaphone, qui continuait toujours à jouer sa mélodie de mort. Il y avait une dragonne sur un de ses côtés. Il l'enfila autour du clou et fit signe à Denis de le reposer, alors que celui-ci titubait pour éviter un nouvel assaut.

-Bien, reprit Vincent. Ça nous laisse juste assez de temps pour préparer la suite. Toi tu pars d'un côté et moi de l'autre, mais tout en restant dans la grange. Le son ne porte pas jusqu'à l'extérieur et il faut que nous restions ici pour l'affaiblir.

Son ami le regardait avec des yeux éberlués, comme s'il venait de lui confier la révélation d'un coup

d'État ou le projet d'un attentat terroriste. Sortis de ce cercle, affaiblie ou non, cette chose les exterminerait en ne faisant d'eux qu'une bouchée.

Un grognement caverneux emplît alors la grange, accompagné d'une étrange odeur.

Ils se retournèrent et virent que la créature commençait à se solidifier. Jusqu'ici, ils n'avaient craint celle-ci qu'à travers son aspect à demi-éthéré, bien que déjà très dangereux, mais voilà qu'à présent, elle franchissait les derniers pas qui la séparaient de ce monde. Toutefois, au lieu de se servir d'appui sur cette matière pour commettre ses ravages, elle semblait se faire « enfermer » par celle-ci, comme prisonnière.

-Qu'est-ce que... commença Denis.

Seconde après seconde, les reflets multicolores se figeaient sur la chose, fixant les couleurs et les formes peu à peu. Éclats et éclairs lumineux laissèrent progressivement place à une espèce de coque brunâtre, qui recouvrit peu à peu la silhouette massive, létale, de l'entité. En moins d'une minute, celle-ci avait complètement submergé et immobilisé l'agresseur, semblant l'avoir transformé en statue inamovible...

Mais sous la glace couvrait encore le feu et ils sentaient tous deux cette force maligne prête à se déchaîner à la moindre occasion.

Guidé par une subite impulsion – en journalisme, la fameuse intuition avait toujours droit de cité, caricature ou non –, Vincent empoigna un morceau de bois semblable à un épieu et sauta en dehors du cercle. Il se dirigea en courant vers la masse inerte devant lui et n'hésita pas un instant avant d'en entreprendre l'escalade.

-Vince ! Bordel de pompe à cul, qu'est-ce tu branles ??

Si cette enflure est à deux doigts de rendre l'âme, je veux lui donner le coup fatal moi-même et merde pour le reste !

Arrivé au pied de son ennemi agonisant, Vincent fit un bond et se servit d'un genou semblant fait de pierre pour monter à l'assaut d'une de ses épaules. Puis, se tractant à la force de ses bras, il se hissa jusqu'en haut et se posta bien en appui, les pieds de chaque côté de son cou taurin. Dehors, le soleil était éclatant, mais dans le vieil et sombre bâtiment, une lueur verdâtre cadavérique gagnait lentement les murs et le sol, telle une marée. Non, la créature dévorante de haine qu'ils avaient libéré quelques jours plus tôt n'était pas morte, elle était juste vulnérable : il fallait frapper dur et fort pour s'en débarrasser une fois pour toutes.

Excalibur ! cria Vincent dans son esprit, en repensant aux films et aux séries de sa jeunesse, au moment où il pourfendit le crâne de la statue.

VINCENT !!!

Puis, sans attendre la moindre réaction, il se laissa couler le long de ses courbes et retomba lourdement sur le sol. Denis s'avança hâtivement vers son ami pour le relever. Ils échangèrent un regard curieux et chargé d'attente, se demandant s'ils en avaient bien fini.

Une secousse monumentale, comme ils n'en avaient jamais connu, ébranla alors la grange, arrachant à sa toiture des restes de poutres et de tuiles, qui retombèrent tout autour d'eux dans une pluie de débris. Quand ils reportèrent leurs regards vers la statue à l'image de leur ennemi, cette dernière se fendit à son tour, avant de s'effondrer en avalanche sur elle-même, charriant des odeurs d'autres mondes et d'autres morts.

La poussière autour d'eux était si dense et épaisse qu'ils durent plisser les yeux pendant plusieurs minutes avant de pouvoir se reconnaître eux-même et distinguer quoi que ce soit. Venaient-ils d'assister à un cataclysme miniature ?

Peu à peu, le calme et le silence reprirent leurs droits, laissant les deux amis totalement hébétés.

-Tu crois... tu penses qu'on en-na-n'a... ? balbutia Denis, en état de choc.

Coupant sa phrase, un long et lointain gémissement se fit entendre, provenant à leurs oreilles comme une plainte poussée à des centaines d'années-lumière, contenant tous les supplices et toutes les douleurs de plusieurs éternités ; venant d'un endroit qu'ils n'auraient jamais pu de leur vie situer sur une carte.

Une plainte déchirante, mais qui leur prouvait qu'ils en avaient réellement fini.

Peut-être que cette chose, ce nerf mystique au sein des tendons et des muscles de l'univers n'était pas « morte », mais elle n'existait plus en tous cas sur ce plan d'existence. Celui où les gens communiquent par des mots et ne se mangent pas les uns les autres pour se nourrir.

Enfin seulement, ils se laissèrent tomber, complètement épuisés et leur raison ne s'accrochant plus à leur conscience que par un fil des plus ténus ; tels des naufragés s'agrippant aux vestiges de leurs embarcations s'enfonçant dans les flots...

Au loin, ils entendirent les hululements perçants des sirènes de police.

Toujours allongés, ils savouraient les quelques instants de répit qui s'offraient à eux, fatigués aussi bien physiquement que moralement.

-Une question, partenaire : comment ça t'es venu cette idée de bande retournée ? demanda Vincent à son ami, au bout d'un moment.

Son interlocuteur se contenta de ricaner, avant de répondre :

-L'Exorciste, mec. Tu sais, le passage où le Père Karras écoute les enregistrements à l'envers, pour essayer de dissocier les différentes voix s'exprimant par la bouche de Légion.

-Ça j'avais bien compris, mais qu'est-ce qui t'as poussé à le faire ?

-Hum... l'intuition, je pense – tu dois savoir de quoi je parle, le journaliste. Ou alors, une inspiration soudaine en regardant ma collection de DVD.

Ils sourirent tous deux, sans vouloir en dire plus. Ils laissèrent le silence venir insinuer son baume apaisant dans les méandres de leurs pensées, sans chercher à relancer la conversation. Les sirènes n'étaient plus très loin, à présent.

Puis, tandis que les véhicules de police se garaient juste à côté de la grange, Denis se releva sur le coude et posa à son tour une question.

-Et toi, pourquoi t'es allé lui fendre le crâne comme ça ? Une intuition aussi, hein ?

-Nan, au pifomètre le plus complet !

Ils pouffèrent en même temps, puis se laissèrent gagner par l'incongruité de la situation et se marrèrent de plus belle, pour partir dans une crise de rire qui les menèrent jusqu'à l'hilarité totale.

Lorsque les policiers pénétrèrent dans la bâtisse incendiée, armes prêtes à tirer, ils ne trouvèrent que deux hommes en train de se rouler dans la suie, riant aux larmes.

Ils se regardèrent d'un air perplexe, cherchant ce qu'ils pourraient bien en faire.

EPILOGUE

Il s'était déroulé un peu plus de six mois, depuis le festival.

Les forces de police, malgré tous les soupçons qui pesaient sur lui, n'avaient pas réussi à faire inculper Vincent sur cette affaire. Plusieurs des agents – ceux qui n'y avaient pas trouvé la mort – avaient été témoins des événements survenus à l'hôtel, et le journaliste leur avait fait un récit détaillé de ce qui s'était déroulé entre sa première soirée avec les adolescents et le moment où on l'avait trouvé dans la grange, en compagnie de Denis. Bien que la plupart n'avaient pas été réceptifs à ces histoires de « sorcellerie », aucun élément concret, aucune preuve matérielle n'avait pu faire traduire Vincent Maleville en justice – hormis peut-être un ou deux verres de trop au volant, ce qui était le dernier leurs soucis.

Ainsi, on avait remis ce dossier dans un des recoins les moins éclairés des bureaux judiciaires et on avait laissé les choses suivre leurs cours, faute de mieux. Le principal suspect put prendre le chemin du retour après une dizaine d'heures d'interrogatoire et même si on le regardait parfois du coin de l'oeil, il redevint un citoyen à peu près « normal ».

Il avait cependant gardé contact avec Denis.

Sa promesse n'avait pas été faite en l'air et il avait tant bien que mal essayé de le faire embaucher à la rédaction de son magazine. Mais l'adolescent fan de films d'horreur avait préféré rester dans ses

Vosges natales et suivre la fin de ses études pour voir ce que l'avenir lui réserverait. Jusque-là, il ne s'en était pas trop mal tiré. Néanmoins, les liens qu'ils avaient tissé au cours de cette semaine étaient forts et ils se parlaient régulièrement pour se tenir au courant, soit par la voie téléphonique, soit par le net, ou encore via la Poste.

« C'est très sympa d'avoir pensé à moi Vince », lui avait-il écrit un jour « mais je ne sais pas si le monde du métro-boulot-dodo a quelque chose à m'offrir. Je suis un sale gosse un peu rêveur, comme tu l'as sûrement été un moment, et je me plais à espérer qu'un jour un ange viendra me dire un p'tit coucou à la fenêtre, juste histoire de... En attendant, je continue à te lire et d'y prendre un plaisir monstre. Dommage que tu n'aies pas vu Mayhem jusqu'au bout » avait-il conclu en ponctuant la phrase d'un clin d'oeil dactylographié.

Vincent avait sourit à cette dernière réplique, y décelant l'allusion sous-jacente aux événements qui l'avaient effectivement empêché de visionner le film.

Ils gardaient également le contact pour cela : ils savaient tous deux que si des choses semblables tendaient à se reproduire, ils devraient alors être prêts pour les repousser. Un pacte implicite qu'ils n'avaient jamais formulé à haute voix, mais auquel ils se tiendraient corps et âme. Pas forcément de gaieté de coeur, mais par sens du devoir.

Ce soir-là, il était assis à son bureau, mettant le point final au texte sur lequel il travaillait depuis quelques mois.

Pas un article, une interview ou une critique, non. Une nouvelle. Chose qu'il n'avait pas faite depuis des années, mais depuis son retour de Gerardmer, les idées et les concepts lui poussaient en tête comme des champignons fous échappant à tout contrôle. Cela faisait quelques temps qu'il n'avait pas essayé de refourguer un de ses rejetons hybrides à son rédacteur préféré ; il pourrait bien tenter le coup une nouvelle fois, juste pour rire. Tant pis si ça passait pas, au moins il se serait fait plaisir à l'écrire.

D'un coup, il se redressa sur sa chaise. Il crut entendre... ou « ressentir », par un vecteur sensoriel qui n'était ni son ouïe, ni sa vue ou son toucher, mais quelque chose qui pouvait s'apparenter à un de ces « troisième œil », un gémissement atténué qu'il sentait proche et très éloigné à la fois. Sans en prendre conscience, son esprit dériva dans une espèce de transe qui le coupa momentanément du monde extérieur.

Sa main, sans l'appui de sa volonté propre, signa au bas de l'ultime page du manuscrit un nom qui n'était pas le sien, aussi naturellement que s'il y apposait sa signature personnelle.

Puis, revenant à lui, il se demanda quelques instants ce qu'il s'était passé. Depuis quelques temps, ses amis et ses proches lui racontaient qu'il avait parfois des moments de trou noir, de vide mémoriel, mais il pensait croire que cela n'avait rien de grave. Pourquoi pas, après tout ? Tant qu'il ne tuait pas de gens durant ces absences...

Il posa les yeux sur le manuscrit et sans remarquer la dernière mention, le rangea dans la serviette spéciale qu'il consacrait à l'écriture.

T'imagines, ce serait marrant quand même, que quelqu'un à l'autre bout de l'univers, puisse finir d'écrire un texte au même moment et le signer de ton propre nom.

Pas mal d'idées farfelues comme celles-ci lui venaient à l'esprit depuis qu'il avait vécu ses étranges expériences, à Gerardmer. Une nouvelle façon d'appréhender les choses qui l'entouraient s'était ouvert à lui et il se sentait depuis légèrement différent ; plus alerte et curieux de ce qui pouvait se cacher à son regard, derrière les apparences tout à fait banales du quotidien. Était-ce là une forme de sagesse ? Il n'en savait rien, mais ignorer ces signes serait en revanche de la bêtise, ça il en était persuadé.

Tout en se déshabillant, il revint en pensée à ce qu'il avait vécu, songeant qu'il n'avait rien à perdre, à vouloir explorer plus loin les secrets de l'Inconnu. Puis, il plongea la tête dans l'oreiller, le dictaphone sur son chevet, à portée de main.

Celui-ci renfermait la cassette, mince mais rassurante protection contre ces forces extérieures qu'il savait errer autour de lui. Le talisman ne le sauverait peut-être pas à tous les coups, mais il offrirait toutefois un rempart efficace contre toute menace venue du monde tourbillonnant des esprits...

Probablement, songea-t-il en se laissant glisser dans le sommeil, les arcanes des ténèbres ne trouvent de finalité et de sens que dans leur propre logique, inaccessible à jamais à la compréhension des humains.

On peut y avoir pénétré une fois, mais sans y vivre, nous ne sommes que des étrangers en leurs ombres.